OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0006

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0007

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt





E 143

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0008

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

ASMODÉE.

A

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perses & les Chaldéens, pendant la captivité. C'est-là qu'ils apprirent, selon dom *Calmet*, qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée*, s'appelait *Hashmodai*, ou *Chammadai*. « On sait, dit *Calmet*, (*a*) qu'il » y a des diables de plusieurs sortes; les uns » sont princes & maîtres des démons, les » autres subalternes & sujets. »

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle *Sara*, native de Rages, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfesant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le

(*a*) Dom *Calmet*, dissertation sur *Tobie*, page 205.

juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs ? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadai* était juif aussi ; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve* ; qu'il aimait passionnément les femmes ; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

En effet, le livre de Tobie nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara* : *oti daimonion philei autén*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture même se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure : *Que les enfans de* DIEU (*b*) *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, (*c*) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour

(*b*) Genèse, chap. VI.

(*c*) Ch. VI, v. 16, 17 & 18.

chasser *Asmodée* ; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infaillible pour chasser le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril ? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* & du frère *Girard* & de mille autres possédées dans le temps qu'il y avait des possédés ?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore trouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi ! quod nullis amor est medicabilis herbis. (*d*)
D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (*e*)
Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

(*d*) *Ov. Met.* liv. I.
(*e*) *De Rem. Amor.* liv. I.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très-déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressemblaient à une fumée ; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement *Asmodée* s'enfuit, mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux, & sur le champ tous les tronçons se rejoignent, il n'y paraît pas. Dom *Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* ; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE,

Lac Asphaltide, Sodome.

Mot chaldéen qui signifie une espèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate ; nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse ;

on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau, en le mêlant avec de la poix résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris jusqu'à l'entrée du Delta ; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour son bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage ; soit que la mine, qui est sous les eaux, ait diminué, soit que la qualité s'en soit altérée, ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses, & même de grosses masses qui surnagent ; on les ramasse, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon ; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres, c'est-à-dire, ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie.

les baumes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure & non pas à la guérir : de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Josephe, qui était du pays, dit (*a*) que de son temps le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Josephe* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir : cependant il est vraisemblable que tout n'est pas alphate dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette ri-

(*a*) Liv. IV, ch. XXVII.

(1) Depuis l'impression de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Asphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle est plus pesante, & qu'elle contient les mêmes sels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce ou même au fond de la mer, pourraient y nager ; & c'en était assez pour faire crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

vière : mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josephe ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable, & pourrait faire croire que *Josephe* n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé, tel que celui de Naples, de Catane & de Sodome.

La sainte écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le contraire : DIEU *fit pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel ; & Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomorrhe & toute la*

terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise. (*b*)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboïm, Adama & Segor fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans les plaisirs infames qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse : on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'Écriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle, (*c*) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Isaïe* & *Jérémie* disent (*d*) que Sodome & Gomorrhe ne seront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe sur le rivage de la mer morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

(*b*) Genèse, ch. XIX.

(*c*) Genèse, ch. XIV, v. 10.

(*d*) *Isaïe*, ch. XIII. *Jérémie*, ch. II.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables : car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel* ; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Josephe* dit (*e*) qu'il a vu cette statue. *St Justin* & *St Irénée* en parlent comme

(*e*) Antiq. I, ch. II.

d'un prodige qui subsistait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un morceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit : c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-temps subsister. Mais il faut avouer que *St Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

St Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio sub corpore sexûs
Mirificè solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poëte du temps de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

(*f*) Liv. IV, ch. II.

Les pays des aromates furent auſſi le pays des fables. C'eſt vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'eſt dans ces déſerts que les anciens mythologiſtes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une ſtatue, s'enfuit après avoir couché avec ſon père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphoſée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologiſtes aſſurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuſe; eſt cette opinion eſt auſſi ſoutenable que l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, aucun de nos voyageurs ne s'eſt encore aviſé d'examiner le terrain de Sodome, ſon aſphalte, ſon ſel, ſes arbres & leurs fruits, de peſer l'eau du lac, de l'analyſer, de voir ſi les matières ſpécifiquement plus peſantes que l'eau ordinaire y ſurnagent, & de nous rendre un compte fidelle de l'hiſtoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jéruſalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce déſert eſt devenu infeſté par des Arabes vagabonds qui courent juſqu'à Damas, qui ſe retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainſi les curieux ſont fort peu inſtruits de tout ce qui concerne le lac Aſphaltide.

Il eſt bien triſte pour les doctes que parmi tous les ſodomites que nous avons, il ne s'en ſoit pas trouvé un ſeul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

ASSASSIN, ASSASSINAT.

SECTION PREMIÈRE.

NOM corrompu du mot *Ehisseſſin*. Rien n'eſt plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue abſolument étrangère, & de tromper enſuite leurs compatriotes en ſe trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume: il faut des ſiècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croiſades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands éliſaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchaſſiſſin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior* vieillard, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monſieur le comte*, c'eſt-à-dire, *monſieur le vieux*.

Les croiſés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince,

parce qu'il avait fait tuer & voler sur le grand chemin un comte de *Montserrat* & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins*, & leur chik *le roi du vaste pays des assassins*. Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entre-coupé de prairies assez agréables, & qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ces temps-là, aussi chimériques que les croisés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne se mît à la tête d'une croisade, & ne vînt lui ravir ses États, envoya deux grands seigneurs de sa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat: je dis en pleine mer, car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louis*, & les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé

un vaisseau de croisés tout prêt pour les transporter amicalement, & les deux autres, encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres quoique *Joinville* contemporain, qui alla sur les lieux, n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg*, le jésuite *Daniel*, vingt autres jésuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne soit pas jésuite, répètent cette absurdité. L'abbé *Véli*, dans son *Histoire de France*, la redit avec complaisance, le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, & sur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure, dans un temps où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles, l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose; mais on saurait plus & mieux.

On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux, leur faisait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau;
Craint n'était-il pour l'immense campagne

qu'il

Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ſes ſujets il imprimait des choſes,
Qui de maints faits courageux étaient cauſes.
Il choiſiſſait entr'eux les plus hardis,
Et leur feſait donner du paradis
Un avant-goût à leurs ſens perceptible,
(Du paradis de ſon légiſlateur.)
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable & ſenſible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
On les feſait tous boire de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient ſens & raiſon.
En cet état, privés de connaiſſance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là ſe trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence ;
Chaque réduit en avait à couper.
Si ſe venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui, leur boiſſon curée,
S'émerveillaient de voir cette curée,
Et ſe croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'aſſigne à ſes élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danſe,
Au gazouillis des oiſeaux de ces bois ;
Au ſon des luths accompagnant les voix
Des roſſignols : il n'eſt plaiſir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en ſon charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;

Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisait aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion,
Déterminés ; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche & le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie,

la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inſpirer l'amour de ſon roi & de ſa patrie: il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a reçu un démenti ou un ſoufflet, au lieu de les rendre & de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme*. Il eſt vrai que *Molière*, en plaiſantant dans l'Amour peintre, dit qu'*aſſaſſiner eſt le plus ſûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'eſt le plus raiſonnable & le plus honnête. Il le dit très-ſérieuſement; & dans l'immenſité de ſes paradoxes, c'eſt une des trois ou quatre choſes qu'il ait dites le premier. Le même eſprit de ſageſſe & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit ſouvent accompagner ſon diſciple dans un lieu de proſtitution, (*e*) le fait décider que ce diſciple doit être un aſſaſſin. Ainſi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, conſiſte à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empreſſent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous ſemble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans le Télémaque: mais auſſi il faut avouer que notre ſiècle s'eſt fort écarté en tout du grand ſiècle de *Louis XIV*.

Heureuſement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs inſenſées. On y voit ſouvent une philoſophie qui ſemble hardie; mais non pas cette

(*e*) *Émile*, tome III, page 261.

bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philoſophie*, & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au ſacré, à la politique, à la ſociété, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occaſions où il ſe trouve pluſieurs perſonnes enſemble.

Cette expreſſion prévient toutes les diſputes de mots, & toutes les ſignifications injurieuſes par leſquelles les hommes ſont dans l'habitude de déſigner les ſociétés dont ils ne ſont pas.

L'aſſemblée légale des Athéniens s'appelait *Égliſe*. (*)

Ce mot ayant été conſacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*égliſe* à l'aſſemblée des proteſtans; on diſait *une troupe de huguenots*; mais la politeſſe banniſſant tout terme odieux, on ſe ſervit du mot *aſſemblée* qui ne choque perſonne.

En Angleterre l'Égliſe dominante donne le nom d'aſſemblée, *Meeting*, aux égliſes de tous les non-conformiſtes.

Le mot d'*aſſemblée* eſt celui qui convient le mieux, quand pluſieurs perſonnes en aſſez grand nombre ſont priées de venir perdre leur temps dans une maiſon dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cauſe,

(*) Voyez *Égliſe*.

on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée*; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversazione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit*; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici*; on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* : mais il est plus fait pour une petite compagnie, & sur-tout pour deux personnes.

ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu

souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant & sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau temps; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil, qui à l'équinoxe était dans le belier du temps des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau; & les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire: Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile; sa constitution a été faible, & sa vie malheureuse & courte, ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens: au contraire, celui-ci est né quand la lune est dans son plein, le soleil dans sa force, le temps serein, au lever d'une telle étoile; sa constitution a été bonne, sa vie longue & heureuse. Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de siècles former un art dont il eût été difficile de douter: on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & semer que dans certaines

faisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un temps heureux, & cependant il est mort au berceau, l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres, plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse : car on aurait très-bien pu se défendre, en faisant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont aperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématitiens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui floriſſait aux quinzième & seizième siècles, & qui travailla long-temps à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge uni-

verſel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'eſt plus plauſible; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* ſe trouvèrent alors en conjonction dans le ſigne des poiſſons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Pluſieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouſe nommé *Auriol* fit faire ſur-tout une grande arche pour lui, ſa famille & ſes amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin, le mois de février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau: jamais mois ne fut plus ſec, & jamais les aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous: preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

ASTRONOMIE,

ASTRONOMIE,

Et encore quelques réflexions sur l'astrologie.

M. *Duval* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans, la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encore plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer; c'était beaucoup: il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entr'elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à peu près comme la lune; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-

temps à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa point; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble qu'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entr'elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les causes de la course apparente du soleil &

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire observer ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-instruit & d'un esprit original & piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra sur-tout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un astronome il y a environ cinquante ans, & qui ne sont pas assez connus.

Delta aries, perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam, atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pisces.

Les systèmes de *Ptolémée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle puisqu'ils sont faux; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le second livre des Métamorphoses d'*Ovide*, le soleil dit à *Phaéton*:

Adde quod assiduâ rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adversum, nec me, qui cætera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empyrée,
Je résiste moi seul, moi seul je suis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faisait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impossible, & du soleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant insensiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a au-

cune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à peu près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vîte la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans un même plan & sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures. Après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours; de sorte qu'en faisant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent

aiſément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceſſion des équinoxes même ne l'effraiera pas. On ſe contentera de lui dire que le ſoleil a paru avancer continuellement dans ſa courſe annuelle d'un degré en ſoixante & douze ans vers l'Orient, & que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

Contrarius evehor orbi.

Moi-même je ſuis contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le bélier, dans lequel le ſoleil entrait autrefois au commencement du printemps, eſt aujourd'hui à la place où était le taureau ; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le bélier au premier jour du printemps.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les inſtitutions de M. le *Monnier* & tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du ſoleil dans d'autres conſtellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'aſtrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre ſiècle, pour détruire cette extravagance univerſelle,

qui a si long-temps infecté le genre-humain, & qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge: ainsi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leur sots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrogade, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogades ni stationnaires; & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, & sur-tout très-profonds dans l'histoire, entêtés toute leur vie d'une erreur si mépriſable? Mais cette erreur était ancienne, & cela suffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir, donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens,

on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon ſecret. C'eſt ainſi que les alchimiſtes parlent de la pierre philoſophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, diſent-ils, c'eſt que nous ne ſommes pas encore aſſez au fait ; mais il eſt certain qu'elle eſt dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles ſe ſont ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point ſi la terre entière a été la dupe de l'aſtrologie. Ce pauvre raiſonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'eſt ni d'un philoſophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela eſt faux & abſurde, donc cela ſera cru par la multitude. Voilà une maxime plus vraie.

Étonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-deſſus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés ſur le moindre de leurs intérêts, aient été ſi ridiculement ſéduits par cette impertinence de l'aſtrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reſte de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne ſe mêlaient pas. Ils reſſemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aiſe, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valſtein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il ſe diſait prince, & par conſéquent penſait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'aſſiégeait une ville, il ne livrait une bataille qu'après avoir tenu ſon conſeil avec le ciel. Mais comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conſeil un fripon d'italien, nommé *Jean-Baptiſte Séni*, auquel il entretenait un carroſſe à ſix chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de penſion. *Jean-Baptiſte Séni* ne put jamais prévoir que *Valſtein* ſerait aſſaſſiné par les ordres de ſon gracieux ſouverain *Ferdinand II*, & que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il eſt évident qu'on ne peut rien ſavoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être ſi fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon; vous pourrez parier dix mille contre un qu'il ſera mangé, mais vous n'en êtes pas abſolument ſûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* & de *Roland le fou*, qui reſtèrent ſi long-temps dans le ventre d'un poiſſon.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoſcope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les aſtres combien de diables il chaſſerait du corps des poſſédés, & par quel genre de mort il devait finir; mais malheureuſement ces deux ſavans aſtrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que, dans une ſecte qui paſſe pour chrétienne, on ne croit pas

qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture;* car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes, de voir présent ce qui n'est pas.

ATHÉE.

SECTION I.

Il y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, & qui à l'examen paraîtra une vérité, c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme, & qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers pères de l'Eglise faisaient presque tous DIEU corporel. Les autres ensuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel; il avait selon les uns créé le monde dans le temps, & selon les autres il avait créé le temps: ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui; ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était, sans qu'on s'en aperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq personnes, en comptant deux pour JESUS-CHRIST sur la terre & trois dans le ciel; ou quatre personnes, en ne comptant

le CHRIST en terre que pour une ; ou trois personnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère, sur la descente dans l'enfer & dans les limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le sang de l'homme-DIEU ; & sur sa grâce, & sur ses saints, & sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entr'eux, & prononçant anathème les uns contre les autres, de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses & de la grandeur ; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames : il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé, & à l'homme sensible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux n'existait pas.

Supposons, par exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit, dans la Somme de *St Thomas*, ces paroles : *Virtus cœli loco spermatis sufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel au lieu de sperme suffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits.* Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la

nature. Je penserai donc, avec *Epicure* & *St Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du soleil : c'est encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux & si méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la physique est née, & la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes, des rapports, des moyens, & une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues, & pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron, & peindre la nature sur sa rétine. Un philosophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles simples & sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, & tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscure théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles qui, plus frappés des injustices prétendues (*) d'un être suprême que de sa sagesse, se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature existe de toute

(*) Voyez l'article *du bien & du mal.*

éternité : tout eſt en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or, ſi tout change à jamais, il faut que toutes les combinaiſons poſſibles arrivent ; donc la combinaiſon préſente de toutes les choſes a pu être le ſeul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez ſix dés, il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de ſix fois ſix ; mais auſſi en 46655 le pari eſt égal. Ainſi, dans l'infinité des ſiècles, une des combinaiſons infinies, telle que l'arrangement préſent de l'univers, n'eſt pas impoſſible.

On a vu des eſprits, d'ailleurs raiſonnables, ſéduits par cet argument ; mais ils ne conſidèrent pas qu'il y a l'infini contr'eux, & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'exiſtence de DIEU. Ils doivent encore conſidérer que ſi tout change, les moindres eſpèces des choſes ne devraient pas être immuables, comme elles le ſont depuis ſi long-temps. Ils n'ont du moins aucune raiſon pour laquelle de nouvelles eſpèces ne ſe formeraient pas tous les jours. Il eſt au contraire très-probable qu'une main puiſſante, ſupérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les eſpèces dans les bornes qu'elle leur a preſcrites. Ainſi le philoſophe qui reconnaît un Dieu a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruiſent l'athéiſme dans la philoſophie.

Il eſt évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'eſt certainement l'intérêt de

tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous *Moïse*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles; il il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion, on en massacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays; & douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entr'eux ont voulu soutenir l'arche qui était prête à tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées & vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers dans

les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société, & ces athées étant d'ailleurs philosophes peuvent mener une vie très-sage & très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Protagoras*, de *Des-Barreaux*, de *Spinosa*; peuplez une autre ville de jansénistes & de molinistes, dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles? L'athéisme, à ne le considérer que par rapport à cette vie, serait très-dangereux chez un peuple farouche: des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu, sait que la connaissance d'un Dieu, sa présence, sa justice n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux, qu'avec des superstitieux & des fanatiques. J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas; mais je n'attendrai qu'amertume & persécution du superstitieux. L'athéisme & le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer & déchirer

la société; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes, & le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (*)

SECTION II.

En Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes : car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience & très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées. J'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens, & j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les neuwtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes & *Descartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'être suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessairement; si elle existe nécessairement, elle existe de toute éternité; donc dans ces principes on peut se passer d'un Dieu

(*) Voyez *Religion.*

créateur, fabricateur & conservateur de la matière.

Je sais bien que *Descartes*, & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu; mais c'est que les hommes ne raisonnent & ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure* & son apôtre *Lucrèce* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient: car en admettant le vide & la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre être suprême, nécessaire, infini, & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton*, qui admet & qui prouve la matière finie & le vide, prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité; il en faut pour chaque espèce d'homme; un cathéchiste de paroisse dit qu'il y a un Dieu à des enfans; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres, après les guerres de *Cromwell* sous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV*, on se piquait beaucoup d'athéisme; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs, & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la molesse, ne raisonnaient que très-médiocrement; plus on a depuis

depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers ; elle est la religion dominante à la Chine, c'est la secte des sages chez les mahométans, & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion ; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres & dans le conclave ; c'est une espèce de secte, sans association, sans culte, sans cérémonies, sans dispute & sans zèle, répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïsme ; ce qu'il y a de singulier c'est que l'un étant le comble de la superstition, abhorré des peuples & mépriſé des sages, est toléré par-tout à prix d'argent, & l'autre étant l'opposé de la superstition, inconnu au peuple & embrassé par les seuls philosophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux sortes de théistes : ceux qui pensent que DIEU a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, & il est certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques

qu'elle porte dans son sein, & qui renoncent à elle sans songer à la détruire : toutes les autres sectes veulent dominer ; chacune est comme les corps politiques qui veulent se nourrir de la substance des autres, & s'élever sur leur ruine ; le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun état.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voer ; ils avaient un petit livre de leurs lois ; la religion sur laquelle on a composé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre.

Leur principal axiome était ce principe : La morale est la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU ; le culte est différent, donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiome était : Que les hommes étant tous frères & reconnaissant le même Dieu, il est exécrable que des frères persécutent leurs frères, parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet, disaient-ils, quel est l'honnête homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet, parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise & l'autre à la hollandaise, sur-tout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? il paraît que celui qui en userait ainsi, serait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je sais bien que ces maximes mènent tout droit au *dogme abominable & exécrable de la tolérance* : aussi je ne fais que rapporter sim-

plement les choſes. Je me donne bien de garde d'être controverſiſte. Il faut convenir cependant que ſi les différentes ſectes qui ont déchiré les chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de déſordres, ſaccagée par moins de révolutions, & inondée par moins de ſang.

Plaignons les théiſtes de combattre notre ſainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de calviniſtes, de luthériens, d'anabaptiſtes, de neſtoriens, d'ariens, de partiſans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été ſi ſanguinaires, ſi barbares, & ſi malheureux, perſécutans & perſécutés ? c'eſt qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les déiſtes, même en ſe trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'eſt qu'ils ſont *philoſophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-ſept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par ſiècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la juſtice, que ceux qui ſont morts par la main des autres bourreaux ſoudoyés & rangés en bataille, le tout pour le ſalut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion auſſi modérée que le théiſme, & qui paraît ſi conforme à la raiſon, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire grand & petit, on trouve de pieuſes herbières, de dévotes revendeuſes, de moliniſtes ducheſſes, de ſcrupuleuſes cou-

(*) Voyez l'avertiſſement des éditeurs, tome I, *Philoſophie*.

turières qui se feraient brûler pour l'anabaptisme, de saints cochers de fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius*; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un système de philosophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des idées innées de ce grand philosophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était, la morale ne serait plus la même, la voix de DIEU ne se ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père, & où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin; mais si cela est vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne soit une loi générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se traîner, & qu'il serait mangé par les ennemis: or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils, qu'à l'ennemi de sa nation? De plus, celui qui mange son père espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, & en veut avoir un: car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, & dans tous les autres la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que*

tu voudrais qu'on te fît, subsiste. Toutes les autres règles si diverses & si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, & qu'ils ont des idées différentes du juste & de l'injuste, il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour propre qui les conduit tous nécessairement. (*a*)

ATHÉISME.

SECTION I.

De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.

Il me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées & sur les idolâtres : sentiment soutenu autrefois par *St Thomas*, *St Grégoire* de Nazianze, *St Cyprien* & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames ?* sentiment établi long-

(*a*) Voyez les articles, *amour-propre*, *Athéisme* & *Théisme* ; & l'ouvrage intitulé, *Profession de foi des théistes*, & les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philosophie, tome I.

temps auparavant par *Plutarque*, qui dit *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de Plutarque que si on disait : Il y a un Plutarque inconstant, colère & vindicatif;* sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*; & rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

« Il y a deux portiers à la porte d'une mai-
» son; on leur demande : Peut-on parler à
» votre maître ? il n'y est pas, répond l'un;
» il y est, répond l'autre; mais il est occupé
» à faire de la fausse monnaie, de faux con-
» trats, des poignards & des poisons, pour
» perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses
» desseins. L'athée ressemble au premier de
» ces portiers, le païen à l'autre. Il est donc
» visible que le païen offense plus grièvement
» la Divinité que ne fait l'athée. »

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point-là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître; celui que vous prétendez mon maître n'existe point; mon camarade est un sot, qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons & à aiguiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, & *Bayle*, dans ses discours un peu diffus, s'est oublié

jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'être suprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui récompense les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une

impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il eſt très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*, ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter très-bon & très-juſte*, & les dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent-ils très-long-temps les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-temps diſputé ſur une chimère; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

On demande enſuite ſi un peuple d'athées peut ſubſiſter; il me ſemble qu'il faut diſtinguer entre le peuple proprement dit, & une ſociété de philoſophes au-deſſus du peuple. Il eſt très-vrai que par tout pays la populace

a

a besoin du plus grand frein ; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents payſans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & sur-tout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister, on peut dire : Ils vivent en société, & ils sont sans Dieu ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne crussent en DIEU.

SECTION II.

Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de léviers, de poulies qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chi-

mérique *Platon*, qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle ; l'étrange *Platon*, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment, dis-je, *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU l'*éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ? *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

Raisons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste ; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison ; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes

celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cents vingt hasards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes : vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement ; donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement ; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

TOUTE cette supposition me paraît prodigieusement chimérique pour deux raisons ; la

première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis de l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, *Spinosa* lui-même admet cette intelligence; c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinosa* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais, où est l'éternel géomètre? est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace? Je n'en sais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses? Je n'en sais rien. Est-il immense sans quantité & sans qualité? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut l'adorer & être juste.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

« PEUT-ON dire que les parties des ani-» maux soient conformées selon leurs besoins:

» quels ſont ces beſoins ? la conſervation &
» la propagation. Or, faut-il s'étonner que
» des combinaiſons infinies que le haſard a pro-
» duites, il n'ait pu ſubſiſter que celles qui
» avaient des organes propres à la nourriture
» & à la continuation de leur eſpèce ? toutes
» les autres n'ont-elles pas dû néceſſairement
» périr ? »

Réponſe.

Ce diſcours, rebattu d'après *Lucrèce*, eſt aſſez réfuté par la ſenſation donnée aux animaux & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaiſons *que le haſard a produites*, produiraient-elles cette ſenſation & cette intelligence ? (ainſi qu'on vient de le lire au paragraphe précédent.) Oui ſans doute, les membres des animaux ſont faits pour tous leurs beſoins avec un art incompréhenſible, & vous n'avez pas même la hardieſſe de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous ſentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous.
La diſpoſition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon ſuffiſent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

« Les phyſiciens modernes n'ont fait qu'é-
» tendre ces prétendus argumens, ils les ont
» ſouvent pouſſés juſqu'à la minutie & à
» l'indécence. On a trouvé DIEU dans les
» plis de la peau du rhinocéros : on pouvait,
» avec le même droit, nier ſon exiſtence à
» cauſe de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

QUEL raisonnement ? La tortue & le rhinocéros, & toutes les différentes espèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cause, le même dessein, le même but, qui sont la conservation, la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

Objection de Maupertuis.

« A quoi sert la beauté & la convenance » dans la construction du serpent ? Il peut, » dit-on, avoir des usages que nous igno- » rons. Taisons-nous donc au moins ; n'ad- » mirons pas un animal que nous ne connaissons » que par le mal qu'il fait. »

Réponse.

TAISEZ-VOUS donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons &

les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous pourquoi avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur, ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question, c'est celle du mal moral & du mal physique. Il y a long-temps que l'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens ? Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinosa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique, que dire & que faire ? se consoler par la jouissance du bien physique & moral, en adorant l'être éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encore un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, & la superstition le vice des sots. Mais les fripons ? que sont-ils ? des fripons.

SECTION III.

Des injustes accusations, & la justification de Vanini.

AUTREFOIS quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier ; toute nouvelle secte était accusée d'égor-

ger des enfans dans ses mystères ; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon*, monté sur un quadrige : on l'appelle athée ; & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre ; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était grec, ne songeant pas que *Socrate* était grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le sage *Plutarque* dit de ce farceur : « Le » langage d'*Aristophane* sent son misérable char» latan ; ce sont les pointes les plus basses & » les plus dégoûtantes ; il n'est pas même plai» sant pour le peuple, & il est insupportable » aux gens de jugement & d'honneur ; on ne » peut souffrir son arrogance, & les gens de » bien détestent sa malignité. »

C'est donc là, pour le dire en passant, le *Tabarin* que madame Dacier, admiratrice de *Socrate*, ose admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges infames

firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes, que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares*, & qui la protègent aujourd'hui, n'auraient ni empoisonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république romaine & nous. Les Romains, bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les papes, on l'accuse d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois* imposteurs, conjointement avec son chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier *de l'Hospital* se déclare-t-il contre les persécutions; on l'accuse aussitôt d'athéisme. (*a*) *Homo doctus, sed verus atheos*. Un jésuite, autant au-dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère*, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite

(*a*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

Garaſſe, en un mot, trouve par-tout des *athéiſtes* ; c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiſte ; c'eſt lui qui a induit le public en erreur ſur *Vanini*.

La fin malheureuſe de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger ſans mérite ; mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu ; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de ſon métier, diſputeur à outrance ſur les quiddités & ſur les univerſaux : *Et utrum chimæra bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéiſme. Sa notion de DIEU eſt de la théologie la plus ſaine & la plus approuvée : « DIEU » eſt ſon principe & ſa fin, père de l'une & » de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'une ni » de l'autre ; éternel ſans être dans le temps ; » préſent par-tout ſans être en aucun lieu. » Il n'y a pour lui ni paſſé ni futur ; il eſt » par-tout & hors de tout ; gouvernant tout, » & ayant tout créé ; immuable, infini ſans » parties ; ſon pouvoir eſt ſa volonté, &c. » Cela n'eſt pas bien philoſophique, mais cela » eſt de la théologie la plus approuvée. »

Vanini ſe piquait de renouveler ce beau ſentiment de *Platon* embraſſé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon trône éternel : idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui

est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune : on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini ;* sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valurent la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée, enseignant l'athéisme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Église un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille : Il suffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont*, qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son *Histoire de France*, aujourd'hui si oubliée ; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont ?* Il

eſt évident que ſur la réponſe de *Vanini*, on devait l'abſoudre de l'accuſation d'athéiſme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger ſe mêlait auſſi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conſervait chez lui dans un vaſe plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuſer d'être ſorcier. On ſoutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un ſens impie à pluſieurs paſſages de ſes livres : ce qui eſt très-aiſé & très-commun, en prenant les objections pour les réponſes, en interprétant avec malignité quelque phraſe louche, en empoiſonnant une expreſſion innocente. Enfin, la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juſtifier cette mort, il fallait bien accuſer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Merſenne* a pouſſé la démence juſqu'à imprimer que *Vanini était parti de Naples avec douze de ſes apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéiſme.* Quelle pitié ! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ſes gages ? comment aurait-il pu perſuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie ? Un roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'athéiſme ? Perſonne, avant le père *Merſenne*, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques ; & le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable ſans examen.

Bayle lui-même, dans ſes *Penſées diverſes*,

parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister* ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues, faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant *la Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

SECTION IV.

DISONS un mot de la question de morale agitée par *Bayle*, savoir, *si une société d'athées pourrait subsister ?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même in-

trépidité que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaste pays ; ils auraient vu que ces édits sont des sermons, & que par-tout il y est parlé de l'être suprême, gouverneur, vengeur & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; & je ne sais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de *Moïse*, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité, jusqu'à la quatrième génération : ce frein était très-puissant.

Mais, chez les Gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein; les sceptiques doutaient de tout; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées; car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du temps de *César* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur, dans sa harangue pour *Cluentius*, dit à tout le sénat assemblé: *Quel mal lui fait la mort? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers: qu'est-ce donc que la mort lui a ôté? rien que le sentiment des douleurs.*

César, l'ami de *Catilina*, voulant sauver la vie de son ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal? *Cicéron* & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons? Les vainqueurs & les législateurs de l'univers connu formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées?

Bayle

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de *Plutarque*; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune* & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux du fanatisme ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste: car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire; l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hospital* fût athée: il n'a fait que de sages lois, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la St Barthelemi. *Hobbes* passa pour un athée: il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre, l'Écosse & l'Irlande. *Spinosa* était non-seulement athée, mais il enseigna l'a-

théisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de *Barneveldt ;* ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *Vith* en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le temps de raisonner & d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future : ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* & de *César ;* ils furent sous *Auguste* & *Tibère* des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument néces-

faire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un être suprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans ses Pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de DIEU; ils ne le nient ni ne l'affirment; ils n'en ont jamais entendu parler: dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément; dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées, est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens: ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans: un enfant n'est ni athée, ni déiste; il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent; &, comme on l'a dit déjà (article *Athée*) un catéchiste annonce DIEU

aux enfans, & *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des ames qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le DIEU que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sanglues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi ! (*)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme, & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde, (*Ezéchiel*) & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p..... (*Osée*) Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au DIEU de vérité & de pureté ; croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles : sinon le DIEU de miséricorde vous brûlera non-seulement pendant des millions de milliars de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi-bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs

(*) Voyez l'article *Fraude*.

absurdités & leurs fureurs ; donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc DIEU est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres, & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la majesté divine qu'il outrage.

ATOMES.

EPICURE aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure*, *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admirent les atomes & le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein : en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gassendi* & de *Newton*, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand sens, a dit avec beaucoup de raison :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; & ils sont tels en effet. On admet des atomes, des prin-

cipes insécables, inaltérables, qui constituent l'immutabilité des élémens & des espèces : qui font que le feu est toujours feu, soit qu'on l'aperçoive, soit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau est toujours eau, la terre toujours terre, & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déja établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate.

Le soutien de leur être est la simplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires : ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adversaires.

Mais lorsqu'ensuite *Epicure* nous dit que ses atomes ont décliné par hasard dans le vide ; que cette déclinaison a formé par hasard les hommes & les animaux ; que les yeux par hasard se trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes, que les oreilles n'ont point été données pour entendre ; mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servis fortuitement pour écouter : cette démence,

qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le temps, & les plus hardis ont admis la création de tout temps ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand être, de l'être suprême & universel ; mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hasard* n'est & ne peut être la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes, un effet du hasard ? ni *Spinosa*, ni personne n'a dit cet absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son *Poëme de la religion* :

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son Dieu du hasard, personne n'a

dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment, ait élevé son hardi bâtiment par hasard.* On dit, au contraire, qu'*elle fait son nid par les lois de la nécessité*, qui est l'opposé du hasard. Le poëte *Rousseau* tombe dans le même défaut, dans une épître à ce même *Racine*.

De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont apris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantomes
Que détermine & conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantômes conduits par le hasard?* C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poésie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *Epigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuser des philosophes

philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'élémens inaltérables ; ou si tout se divise continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier système semble rendre raison de tout, & le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On sait que *Robert Boyle*, à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abusé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par son chimiste, avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres ; & c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité, & fesait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *manum emendatricem desideraret*. (*)

(*) Voyez le volume de *Physique*.

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raison cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atomes insécables, indestructibles, ainsi que *Gassendi* & *Boerhaave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre, ses élémens se seraient divisés & perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé*, sans parties. Vous le divisez par la pensée : car si vous le divisiez réellement, il ne serait plus atome.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit millions de parties visibles, un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliars de parties ; mais quand vous êtes arrivés au dernier élément, l'atome échappe au microscope, vous ne divisez plus que par imagination.

Il en est de l'atome divisible à l'infini comme de quelques propositions de géométrie. Vous pouvez faire passer une infinité de courbes entre le cercle & sa tangente ; oui, dans la supposition que ce cercle & cette tangente sont des lignes sans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur, des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne, ensuite vous divisez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette

infinité de fractions ne ſera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'eſt pas démontré en rigueur que l'atome ſoit indiviſible ; mais il paraît prouvé qu'il eſt indiviſé par les lois de la nature.

AVARICE.

AVARITIES, *amor habendi*, déſir d'avoir, avidité, convoitiſe.

A proprement parler, l'*avarice* eſt le déſir d'accumuler ſoit en grains, ſoit en meubles, ou en fonds, ou en curioſités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de caroſſe, & qui n'en prêtera pas deux à ſon ami ; ou bien qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne deſtinées pour ſa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il ſaura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en préſente un de cinquante louis ; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui, dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entrepriſes, gagna deux millions chaque année, & qui ſe trouvant enfin riche de quarante-trois millions, ſans compter ſes maiſons de Paris & ſon mobilier, dépenſa pour ſa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des ſeigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne paſſa point dans l'eſprit du peuple pour un

avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir ; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté ; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre vert*, *vilain*, *fesse-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre* ; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler, il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellier & quelques demoiselles gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ferré : ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire sont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas long-temps : On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

AUGURE.

Ne faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire, avec *Pezron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*? *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons; on les

voit venir par troupes au primtemps, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, & que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères, & devenu premier ministre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ses rêves, inférent que *Joseph* était savant dans la science des augures, de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères : (*a*) *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures ? Joseph* ayant fait revenir ses frères devant lui, leur dit : *Comment avez-vous pu en user ainsi ? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures ?*

Juda convient au nom de ses frères (*b*) que *Joseph est un grand devin ; que c'est* DIEU *qui l'a inspiré ;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos serviteurs.* Ils prenaient alors *Joseph* pour un seigneur égyptien. Il est évident, par le texte,

(*a*) Gen. ch. XLIV, v. 5 & suivans.

(*b*) Gen. ch. XLIV, v. 16.

qu'ils croyaient que le Dieu des égyptiens & des Juifs avait découvert à ce miniſtre le vol de ſa taſſe.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèſe, & ſi bien établie qu'elle eſt défendue enſuite dans le lévitique, où il eſt dit : (c) *Vous ne mangerez rien où il y ait du ſang ; vous n'obſerverez ni les augures ni les ſonges ; vous ne couperez point votre chevelure en rond ; vous ne vous raſerez point le barbe.*

A l'égard de la ſuperſtition de voir l'avenir dans une taſſe, elle dure encore ; cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, ſe tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum noſtrum :* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choſes qu'on veut. On choiſit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils aient leurs cheveux ; une tête raſée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France ſous la régence du duc d'*Orléans*, & encore plus dans les temps précédens.

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont ſeulement conſervé le bâton augural qu'on appelle *croſſe*, & qui était une marque diſtinctive de la dignité des augures ; & le ſymbole du menſonge eſt devenu celui de la vérité.

Les différentes ſortes de divinations étaient innombrables ; pluſieurs ſe ſont conſervées juſqu'à nos derniers temps. Cette curioſité de

(c) Ch. XIX, v. 26 & 27.

lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir : car les ames faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du collége des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron*, à la fin de son livre, dit qu'il faut *détruire la superstition & non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choses celestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature en extirpant toutes les racines de la superstition : car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un oiseau, un chaldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hasard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le sommeil même, qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.*

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* & *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *St Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* sur-

nommé *Auguſte* eut la faibleſſe de croire qu'un poiſſon, qui ſortait hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, & que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appelait *Nicolas*, qui ſignifie *vainqueur des peuples*, *Octave* ne douta plus de la victoire: & qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne & au poiſſon ſautant. Il aſſure même que ces ſtatues furent placées dans le Capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains, & que ſon âne, ſon ânier & ſon poiſſon n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très-bien qu'en mépriſant toutes les ſottiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare & diſſimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de St Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire & de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

AUGUSTE OCTAVE.

On a demandé ſouvent ſous quelle dénomination & à quel titre *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, citoyen de la petite ville de Veletri, fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas, & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à *Jules Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours;

la crainte de périr comme son prédécesseur, & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la république. Treize consulats, le tribunat renouvelé en sa faveur de dix ans en dix ans; le nom de *prince du sénat*, celui d'*empereur* qui d'abord ne signifiait que général d'armée, mais auquel il fut donner une dénomination plus étendue; ce sont-là les titres qui semblerent légitimer sa puissance. Le sénat ne perdit rien de ses honneurs, & conserva même de très-grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que *Jules César* ayant été mis au rang des dieux après sa mort, *Auguste* fut dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait dieu à Rome; mais il l'était dans les provinces, il y avait des temples & des prêtres: l'abbaye d'Ainay à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes d'assez bons courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant; & le nom de *dieu* devint le titre ou le sobriquet de tous les empereurs suivans.

Caligula se fit dieu sans difficulté; il se fit

adorer dans le temple de *Caſtor* & de *Pollux*; ſa ſtatue était poſée entre ces deux gémeaux; on lui immolait des paons, des faiſans, des poules de Numidie; juſqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de *dieu* avant qu'il fût condamné par le ſénat à mourir par le ſupplice des eſclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *dieu* ſignifiât chez ces monſtres ce qu'il ſignifie parmi nous. Le blaſphème ne pouvait être porté juſque-là : *divus* voulait dire préciſément *ſanctus*.

De la liſte des proſcriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin juſqu'à la divinité. Il y eut onze conſpirations contre ce dieu, ſi l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réuſſit; & de tous ces miſérables qui uſurpèrent les honneurs divins, *Auguſte* fut ſans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république romaine périt : car *Céſar* n'avait été dictateur que dix mois, & *Auguſte* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet eſpace de temps que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées compoſées autrefois de légions romaines & des peuples d'Italie, furent dans la ſuite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent ſur le trône des empereurs de leurs pays.

Dès le troiſième ſiècle il s'éleva trente tyrans preſque à la fois, dont les uns étaient de la Tranſilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un eſclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodoſe*

était d'Espagne qui n'était pas alors un pays fort policé.

On sait assez comment l'empire romain fut enfin détruit, comment les Turcs en ont subjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié subsiste encore sur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus singulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les spectacles, c'est de voir par qui le capitole est habité aujourd'hui.

Des mœurs d'Auguste.

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois, fut long-temps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie*, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

Quod futuit glaphyram Antonius, hirc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Aut futue aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum infectatus est*. *Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait

adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Testullam, aut Terentillam, aut Russillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas* ? On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence

d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie*, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle: & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*, autre monstre qui lui succéda: voilà l'homme à qui *Horace* disait:

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;

L'aver avuto in poëſia buon guſto
La proſcrizione iniqua gli perdona, &c.

Tyran de ſon pays, & ſcélérat habile,
Il mit Pérouſe en cendre & Rome dans les fers;
Mais il avait du goût, il ſe connut en vers:
Auguſte au rang des dieux eſt placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguſte.

Autant qu'*Auguſte* ſe livra long-temps à la diſſolution la plus effrénée, autant ſon énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des feſtins & des fêtes qu'il ordonna des proſcriptions; il y eut près de trois cents ſénateurs de proſcrits, deux mille chevaliers & plus de cent pères de famille obſcurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer ſur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouſe, donna à ſes ſoldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainſi il récompenſait le meurtre par la déprédation.

Il n'eſt que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate juſqu'au fond de l'Eſpagne par un homme ſans pudeur, ſans loi, ſans honneur, ſans probité, fourbe, ingrat, avare, ſanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier ſupplice au premier de ſes crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguſte*, parce que Rome goûta ſous lui la paix, les plaiſirs & l'abondance: *Sénèque* dit de lui: *clementiam non voco laſſam crudelitatem.* Je n'appelle point clémence la laſſitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguſte* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus néceſſaire, & qu'il vit qu'étant maître abſolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juſte. Mais il me ſemble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ſtatue de *Céſar*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céſarion*, fils de *Céſar* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour ſoupçonné le prêteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard ſous ſa robe, il le fit appliquer en ſa préſence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce ſénateur, il lui arracha lui même les yeux, ſi on en croit *Suétone*.

On ſait que *Céſar*, ſon père adoptif, fut aſſez grand pour pardonner à preſque tous ſes ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguſte* ait pardonné à un ſeul. Je doute fort de ſa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite*, ni *Suétone* ne diſent rien de cette aventure. *Suétone* qui parle de toutes les conſpirations faites contre *Auguſte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La ſingularité d'un conſulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les hiſtoriens contemporains,

contemporains. *Dion Caſſius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; & ce morceau de *Sénèque* reſſemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiſtorique. De plus, *Sénèque* met la ſcène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraiſemblance à cette aventure. Aucune de nos hiſtoires romaines, compilées à la hâte & ſans choix, n'a diſcuté ce fait intéreſſant. L'hiſtoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés auſſi fautive que tronquée : l'eſprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il ſe peut que *Cinna* ait été ſoupçonné ou convaincu par *Auguſte* de quelque infidélité, & qu'après l'éclairciſſement, *Auguſte* lui ait accordé le vain honneur du conſulat ; mais il n'eſt nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conſpiration s'emparer de la puiſſance ſuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme conſidérable dans l'empire. Il n'y pas d'apparence qu'un ſimple courtiſan ſubalterne ait eu la folie de vouloir ſuccéder à un ſouverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'eſt nullement probable qu'*Auguſte* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration.

Si l'aventure de *Cinna* eſt vraie, *Auguſte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, & qui lui perſuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ſerait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la

clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouir en paix du fruit de ses rapines, & de ne pas assassiner tous les jours les fils & les petits-fils des proscrits quand ils sont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens, qu'on fesait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste*, & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux. *Louis Racine*, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poésie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Auguste, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges*. Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'enfanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs que pour être le maître, & sacrifiant

tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur: *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est sur-tout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* & la lâcheté du siècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit carême de *Massillon*. *On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Massillon*, *est modus in rebus*: & c'est ce qui manque net à tous les faiseurs de sermons.

AUGUSTIN.

Ce n'eſt pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Égliſe que je conſidère ici *St Auguſtin*, natif de Tagaſte, c'eſt en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de phyſique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me ſemble que *St Auguſtin* avait environ quatorze ans lorſque ſon père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'uſage & la bienſéance qu'un père ſe baignât avec ſon fils; (*) & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne ſe baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût ſcrupuleux obſervateur des bienſéances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine; ſa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques avaient leurs chambres ſéparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne feſait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit eſpérer d'avoir bientôt

(*) *Valère Maxime*, liv. 2. *de inſtit. antiq.*

des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à *Ste Monique* sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? *St Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait & dont elle conçut un fils. (épître *ad Vitalem*, tome III.)

St Augustin, qui était un enfant très-libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (*a*) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que, dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de *St Augustin* conduisent à croire qu'*Empedocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba*, dans le Caton d'*Addisson*, que le soleil, qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés

(*a*) *Confession*, liv. IV, chap. XVI.

de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries ?

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques sans aucun secours, & qui soient pères à quatorze ans.

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre astronome, qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom, parce qu'elle élève son sommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès, & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *St. Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde, il est professeur de rhétorique; il se fait manichéen; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus*: il devient évêque:

il devient père de l'Église. Son *système sur la grâce* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de *St Augustin* mot pour mot, sous le nom de *Jansénius*, de *St Cyran*, d'*Arnaud*, de *Quesnel*. (*) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent sur la terre ?

AVIGNON.

AVIGNON & son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie & le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouse, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses États par une croisade que les papes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à peu près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au

(*) Voyez Grâce.

nom de DIEU les États du comte de Toulouse au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI* fut traîné à une église de St Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses États, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendre, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales : c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises, les dimanches & les jours de fêtes, au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la mino-

rité

rité de *St Louis*, y levait les décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin, le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Cîteaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-perche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Église négociait toujours.

Il est très-remarquable que, dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. « Je jure & » promets au légat & au roi d'observer de » bonne foi toutes ces choses, & de les faire » observer par mes vassaux & sujets, &c. »

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône, & la suzeraineté de soixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Fréderic II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône, étaient un fief impérial. *Fréderic II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de *St Louis*, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les États de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Fréderic II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St Louis*, pressé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaissin à l'église romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples, descendante du frère de *St Louis*, accusée, avec trop de vraisemblance, d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 12 juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais pro-

duit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par *Louis XIV* en 1664, avec *Alexandre VII*, il est dit, *qu'on lèvera tous les obstacles, afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant*. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là, il causait de grandes pertes; & le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin, *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a

forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi, entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit : *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le temps. (1)

AVOCATS.

On sait que *Cicéron* ne fut consul, c'est-à-dire, le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *César* fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré son discours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, *par le secours d'une littérature agréable & intéressante*. *César* plaida des causes à Rome d'un autre goût que maître *le Dain*,

(1) *Clément XIII* étant mort, son successeur *Ganganelli* répara ses fautes, promit de détruire les jésuites, & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au pape, pour se conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs. Mais qu'on laisse le peuple s'éclairer, & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de *St Pierre*, ni pour n'en avoir rien à craindre.

avant qu'il daignât venir nous subjuguer & faire pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur & guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés; le voilà placé pour le reste de sa vie, se quarrant dans son cercle dont il ne sort jamais, & croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui, n'ayant pas assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodose* & de *Justinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat & pour la cause : tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître *le Dain* a si bien parlé depuis; & cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient Velches, excepté un de *Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un velche endiablé du fanatisme des Velches.

Mais lorsqu'avec le temps la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés & patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux-arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont!* les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

AUSTÉRITÉS,

Mortifications, flagellations.

QUE des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'il se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes & des mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans, les autres hommes les consultèrent; s'ils furent justes, on les respecta & on les aima. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour apaiser les dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie, qui se fouettaient en son honneur; des prêtres d'*Isis* qui en fesaient autant à certains jours; des prêtres de Dodone, nommés *Saliens*, qui se fesaient des blessures; des prêtres de *Bellone* qui se donnaient des coups de sabre; des prêtres de *Diane* qui s'ensanglantaient à coups de verges, des prêtres de *Cybèle* qui se fesaient eunuques, des faquirs des Indes qui se chargèrent de chaînes? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la tithymale, & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses, & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette, mais c'est pour expier vos fautes ; je marche tout nu, mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens ; je me nourris d'herbe & de colimaçons, mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise ; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir : je serai votre maître au nom des dieux ; & si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour apaiser la colère céleste.

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles, il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges, & qui se tailladaient les bras & les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages imbécilles qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, qu'il fallait immoler

sa fille pour avoir un bon vent ; précipiter son fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peste ; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs devots se fouettaient & se fouettent encore les uns les autres, comme faisaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *St Augustin* écrit à *Marcellin* le tribun, *qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien que le confesseur de *St Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri. (*a*) *Raimond* comte de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'Église de St Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (*b*) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir, aux quatre grandes fêtes,

(*) Voyez *Confession.*

(**) Voyez *Apulée.*

(*a*) En 1209.

(*b*) En 1223.

aux portes de la cathédrale de Paris, préſenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de ſa pleine puiſſance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne feſant pas fouetter le roi lui-même, & en ſe contentant de lui ordonner, ſous peine de damnation, de payer à la chambre apoſtolique deux années de ſon revenu.

C'eſt de cet ancien uſage que vient la coutume d'armer encore dans St Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens proſternés de leur long. C'eſt ainſi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet ſur les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* & *Duperron*. Tant il eſt vrai que nous ſortons à peine de la barbarie, dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée juſqu'au genou.

Au commencement du treizième ſiècle il ſe forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouſe & à Bologne. Les jeunes gens preſque nus, une poignée de verges dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, ſe fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalouſies des fenêtres, & ſe fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Eſpagne (*c*) & en France même, à Perpignan. Il était aſſez commun au commencement du ſeizième

(*c*) *Hiſtoire des flagellans*, pag. 198.

siècle que les confesseurs fouettassent leurs pénitentes sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren*, (*d*) rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger*, confesseur de *Henri III*, (*e*) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (*)

AUTELS,

Temples, rites, sacrifices, &c.

IL est universellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les temps & les lieux, & sur-tout selon le besoin des fidelles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Justin*, de

(*d*) Meteren, *historia belgica, anno* 1570.

(*e*) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez *Expiation*.

Tertullien, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troiſième ſiècle. *Vous penſez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU, *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU *? quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui eſt ſon ouvrage ne peut le contenir ? comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon ? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur ?*

« Putatis autem nos occultare quod colimus, » ſi delubra & aras non habemus. Quod enim » ſimulacrum DEO fingam, cùm ſi rectè exiſ- » times ſit DEI homo ipſe ſimulacrum ? templum » quod ei extruam, cùm totus hic mundus » ejus opere fabricatus eum capere non poſſit ; » & cùm homo latiùs maneam, intra unam » ædiculam vim tantæ majeſtatis includam ? » nonne meliùs in noſtra dedicandus eſt mente ; » in noſtro imò conſecrandus eſt pectore ? »

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Égliſe était alors très-nombreuſe. On avait beſoin de décorations & de rites qui auraient

été jusque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible long-temps méconnu, & pris seulement pour une petite secte de Juifs dissidens.

Il est manifeste que, dans le temps où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs, qui payaient très-chèrement leurs synagogues, s'y seraient opposés; ils étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne fesaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en fesant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu à peu sous *Constantin* & sous ses successeurs; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe

basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun est diabolique & toute récente. Un messe basse est sans contredit quelque chose de très-respectable, puisque elle a été autorisée par l'Église. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du temps des apôtres. Le St Esprit s'est toujours conformé aux temps. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans St Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions : également divin dans le galetas & dans le superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* & de *Sixte V*. (*)

AUTEURS.

AUTEUR est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature* & l'*auteur des chansons du pont-neuf*, ou l'*auteur de l'Année littéraire*.

(*) Voyez *Église primitive*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très-dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste : on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre *Evangile de St Matthieu*; c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. *St Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie son livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc.* Il n'y a que *St Jean* qui se nomme dans l'Apocalypse ; & c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés, il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom & ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; & dans les gros *in*-4°. qu'ils nous donnent sous le titre

de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ſes *penſées* par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucauld pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de.... membre d'une académie, & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épître dédicatoire n'a été ſouvent préſentée que par la baſſeſſe intéreſſée à la vanité dédaigneuſe :

De-là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, ſonnets, épîtres, liminaires,
Où toujours le héros paſſe pour ſans pareil,
Et fût-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.

Qui croirait que *Rohaut*, ſoi-diſant phyſicien, dans ſa dédicace au duc de *Guiſe*, lui dit que *ſes ancêtres ont maintenu aux dépens de leur ſang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'État, & les droits des ſouverains.*

rains. Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV?*

On ne sait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres* dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces font un autre écueil; le *Moi* est haïssable, disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte, & que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant: à cela je réponds que.... Ne

réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce qu'elle est ennuyeuse & écrite en vers plats & barbares : ta préface est une prière pour les morts ; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les compossibles, sur les supralapsaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des insipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries, & de petites historiettes prises dans des histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre ? songez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un *in*-4°. pour m'apprendre qu'un roi doit être juste, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula ?* vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue ! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une histoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relèvera sur une

date, sur un nom de baptême, sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire se mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez le confondre, mais nommez-le rarement, de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style, ne répondez jamais; c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et sur-tout souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la satire de ces compilations, dans l'idée d'avoir aussi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas, parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. (1)

(1) En France il existe ce qu'on appelle l'inspection de la librairie: le chancelier en est chargé en chef; c'est lui seul qui décide si les Français doivent lire ou croire telle proposition. Les parlemens ont aussi une juridiction sur les livres; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaisent: mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à passer. Les cours souveraines brûlent aussi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec assez de respect. Le clergé de

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Régis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *ſyſtême ſur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuſcules* tout le mal qu'il peut. Les léſés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre*; la ſcène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou

ſon côté tâche, autant qu'il peut, de s'établir une petite juridiction ſur les penſées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des cenſeurs, des exempts de police, des bourreaux & des docteurs? Elle ira chercher une terre étrangère; & comme il eſt impoſſible que cette tyrannie exercée ſur les eſprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonſpection & plus de violence.

Dans le temps où M. de *Voltaire* a écrit, c'étoit le lieutenant de police de Paris, qui avoit, ſous le chancelier, l'inſpection des livres: depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conſervé que l'inſpection des pièces de théâtre & des ouvrages au-deſſous d'une feuille d'impreſſion. Le détail de cette partie eſt immenſe. Il n'eſt point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu ſon chien, ſans que la police ſe ſoit aſſurée qu'il n'y a dans le ſignalement de cette pauvre bête aucune propoſition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il infecte la basse littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire ou dans la philosophie; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont, parmi les gens de lettres, ce que les frélons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie; mais sur-tout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret*, cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la *Philosophie de l'histoire* de ce bon abbé *Bazin: Que jamais aucun auteur*

n'a cité un passage de Moïse avant Longin, qui vécut & mourut du temps de l'empereur Aurélien. Aussitôt le zèle de *St François* s'allume : *Viret* crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïse ;* que *Josephe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer.* Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'est dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer, c'est rapporter un de ses passages : *Comme Moïse le dit dans son Exode, comme Moïse a écrit dans sa Genèse.* Or, l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un seul passage de *Moïse*, quoiqu'il soit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité, vous êtes un auteur bien malin ; mais on saura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

AUTORITÉ.

MISÉRABLES humains, soit en robe verte, soit en turban, soit en robe noire ou en surplis, soit en manteau & en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison ; ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire ; je veux qu'on grave à la porte de votre St Office :

Ici sept cardinaux, assistés de frères mineurs, firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie, agé de soixante & dix ans ; le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il instruisait le genre-humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Aristote*, & on statua savamment & équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le stagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit ensuite un décret pour les idées innées, sans que ladite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt & un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles; qu'un père est plus âgé que son fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & l'on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*, & on se pavana dans le quartier de l'université.

AXE.

D'où vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur; & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur; que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté?

porté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années; ce n'eſt point cela qui effraie; car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-ſix mille ans, qui fait la préceſſion des équinoxes; & il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiècles, qu'une rotation de deux cents ſoixante ſiècles.

On s'eſt trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique: c'eſt tout autre choſe.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, & que par-tout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher & ſon lever. La terre aurait toujours tourné ſur ſon axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient, n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les ſatyres qui chantaient & danſaient à la ſuite d'*Oſiris*, avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde; avec les deux en-

enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé; avec le roi *Psammétichus* qui donna sa fille à un voleur pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement, &c. &c. &c.

Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine (à *Hippocrate* près), ancienne géographie, ancienne métaphysique, tout cela n'est qu'ancienne absurdité, qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, sans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie, concernant la physique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

B.

BABEL.

SECTION PREMIÈRE.

BABEL signifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père*, *la puissance de* DIEU, *la porte de* DIEU, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un État était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour du père* DIEU.

Joſephe à la vérité dit que Babel ſignifiait *confuſion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba*, en chaldéen, ſignifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un ſentiment contraire. Le mot de *confuſion* ſerait une étrange origine de la capitale d'un vaſte empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cauſe des blanches cuiſſes des dames.

Quoi qu'il en ſoit, les commentateurs ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir juſqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuſe tour de Babel. *St Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif, intitulé *Jacult*, lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en a vu les reſtes, & c'eſt bien voir à lui; mais ces dimenſions ne ſont pas la ſeule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu ſavoir comment les enfans de Noé, (*a*) *ayant partagé entr'eux les îles des nations, s'établiſſant en divers pays, dont chacun eut ſa langue, ſes familles & ſon peuple particulier*, tous les hommes ſe trouvèrent enſuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en diſant*: (*b*) *Rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre.*

La Genèſe parle des États que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

(*a*) Genèſe chap. X, v. 5.

(*b*) Chap. XI, v. 2 & 4.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771 ; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge ; & déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systèmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point, ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr ; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après plusieurs siècles, les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologistes & des étymologistes.

Babel est Babylone ; elle fut fondée, selon les historiens persans, (c) par un prince nommé *Tâmurath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Callisthène*, par ordre d'*Alexan-*

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

dre, à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême qui lui est presque égale : c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple, & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre, chez les auteurs profanes, aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre : cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier, que les noms de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec

quelques vérités, prétend que de son temps, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers, & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des *Mille & une nuits* ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Ste Geneviève, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès*, où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire juive, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi, (*d*) *Samuel*, pour les

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 32; chap. XXIV, v. 12, & chap. XXV, v. 19.

en détourner & pour conserver son autorité, dit, qu'*un roi les tyrannisera, qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour donner à ses eunuques.* Les rois accomplirent cette prédiction, car il est dit dans le troisième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques; dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim* & *Sédékias* en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon; (e) & il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur fesait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste b... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit

(e) Chap. XXXVII, v. 36.

dans la sainte écriture, que les Ammonites fesaient passer leurs enfans par le feu, en les présentant à *Moloc*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les brûler sur des bûchers en l'honneur de je ne sais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse & la plus policée de tout l'Orient connu? Ce qui se passe chez les Iroquois sera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magistrats respectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui se présentaient à eux sans rougir, dans l'espérance d'obtenir par-là une plus heureuse délivrance.*

Premièrement, il n'est point dit que ces Romains de qualité courussent tous nus: *Plutarque*, au contraire, dit expressément dans ses *Demandes sur les Romains*, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En second lieu, il semble, à la manière dont s'exprime le défenseur des *coutumes infames*, que les dames romaines se troussaient pour recevoir des coups de fouet sur leur ventre nu: ce qui est absolument faux.

Troisièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi,

des satrapes & des mages, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du collége, & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou *Ctésias*, ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait; vous l'avez lu en grec, donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide;* elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons: mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte écriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle: nous les croyons d'une foi vive & sincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le temps des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient

cent nations étaient écrites en latin, & le grec ſervait d'amuſement; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Aſie mineure, ſûr d'être entendu par-tout ſur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On ſe trouvait citoyen de toutes les villes, ſur le Danube comme ſur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamaſque qui voyage dans les petits cantons ſuiſſes, dont il n'eſt ſéparé que par une montagne, a beſoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'eſt un des plus grands fléaux de la vie.

SECTION II.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel: Allons, élevons une tour dont le ſommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre. L'entrepriſe fut faite du temps d'un nommé *Phaleg*, qui comptait le bon homme *Noé* pour ſon cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. *St Jérôme*, le même qui a vu des faunes & des ſatyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il aſſure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'eſt bien peu de choſe. L'ancien livre *Jalcult*, écrit par un des plus

doctes Juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingts & un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à peu près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour subsiste encore, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser ; mais consultez le révérend père dom *Calmet*. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie, il vous expliquera la chose. Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, & *Bel* signifie DIEU ; Babel signifie la ville de DIEU, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds juifs, soit parce que les langues se confondirent, & c'est évidemment depuis ce temps-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois : car il est clair, selon le savant *Bochard*, que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.

BACCHUS.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* est le plus

important pour nous. Je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte; il est exposé sur le Nil; & c'est de-là qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien, qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer; l'Hidaspé en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangélique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse*

est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape* est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* pouvait être comparée au sceptre de *Priape* : (*a*) *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi.* Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tels que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes & ensuite les Grecs n'aient voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Egyptiens, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Josephe* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir

(*a*) *Demonst. Evang.* pages 79, 87 & 110.

de ce mot. *Josephe* dans sa réponse à *Appion*, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire: c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjugua la Gaule avec une poignée de barbares: les Anglais font les premiers à dire que les Saxons, les Danois & les Normands vinrent tour à tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvanta-

bles de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* & de tant de prophètes : l'univers s'est tû cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte écriture approuvée par l'Église ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence & soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilége ; & *Josephe* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours ; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josephe* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre,

au rapport de *Saphan* ſcribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, ſelon le quatrième livre des Rois, ſix cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les temps les plus floriſſans de la Grèce. Les Grecs ſavaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Eſdras* les reſtaurât au bout de ſoixante & dix ans; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puiſé leurs fables dans l'hiſtoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéreſſans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathuſalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de ſon funeſte ſerpent, de l'arbre de la ſcience, tous ces noms leur ont été de tout temps inconnus; & ils n'eurent une faible connaiſſance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Aſie & en Europe. L'hiſtorien *Joſephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de ſa réponſe à *Appion*, qui (par parenthèſe) était mort quand il lui répondit: car *Appion* mourut ſous l'empereur *Claude*; & *Joſephe* écrivit ſous *Veſpaſien*.

(*b*) « Comme le pays que nous habitons eſt » éloigné de la mer, nous ne nous appliquons

(*b*) Réponſe de *Joſephe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*, chap. V.

» point

» point au commerce, & n'avons point de » communication avec les autres nations. Nous » nous contentons de cultiver nos terres qui » sont très-fertiles, & travaillons principale- » ment à bien élever nos enfans, parce que » rien ne nous paraît si nécessaire que de les » instruire dans la connaissance de nos saintes » lois, & dans une véritable piété qui leur » inspire le désir de les observer. Ces raisons » ajoutées à ce que j'ai dit & à cette manière » de vie qui nous est particulière, font voir » que dans les siècles passés nous n'avons point » eu de communication avec les Grecs, comme » ont eu les Egyptiens & les Phéniciens.... » Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre » nation n'étant point voisine de la mer, n'af- » fectant point de rien écrire, & vivant en » la manière que je l'ai dit, elle ait été peu » connue? »

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit, on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le sacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Euridice*, &c. La quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire? Serait-ce par le don de l'invention? Serait-ce par la facilité de l'imitation? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent? Enfin, DIEU l'a permis; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient

dit les mêmes choſes que les Juifs ? Ne liſons l'ancien Teſtament que pour nous préparer au nouveau, & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfeſance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

ROGER BACON.

Vous croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième ſiècle, était un très-grand homme, & qu'il avait la vraie ſcience, parce qu'il fut perſécuté & condamné dans Rome à la priſon par des ignorans. C'eſt un grand préjugé en ſa faveur, je l'avoue. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-temps ſemblable aux petites-maiſons, dans leſquelles celui qui ſe croit le Père éternel anathématiſe celui qui ſe croit le St Eſprit ; & ces aventures ne ſont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choſes qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter ſa priſon, enſuite la noble hardieſſe avec laquelle il dit que tous les livres d'*Ariſtote* n'étaient bons qu'à brûler ; & cela dans un temps où les ſcolaſtiques reſpectaient *Ariſtote*, beaucoup plus que les janſéniſtes ne reſpectent *St Auguſtin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque choſe de mieux que la poétique, la rhétorique & la logique d'*Ariſtote ?* Ces trois ouvrages immortels prouvent aſſurément qu'*Ariſtote* était

un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique, & qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon, dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit : *La lumière fait par voie de multiplication son espèce lumineuse, & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre* la chaleur, *& la chaleur* la putréfaction ?

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger la vie avec du sperma ceti, & de l'aloës & de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps

on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de *Roger Bacon*, touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus*, pag. 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce. On la fait crever avec un bruit si violent, qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.* Il paraît évidemment que *Roger Bacon* ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la

poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son temps commençait à être connue en Italie; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental.*

Cependant malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle? me direz-vous; c'était celui du gouvernement féodal, & des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes & les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne:* voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique, & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'Arabe *Alhazen;* car dans ces temps-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation; mais le docteur était Arabe ou Juif.

Transportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il serait sans doute un très-grand-homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait: cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison!

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

SECTION PREMIÈRE.

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie, a été de deviner l'attraction.

Il disait sur la fin du seizième siècle, dans son livre de *la nouvelle méthode de savoir :*

« Il faut chercher s'il n'y aurait point une » espèce de force magnétique qui opère entre » la terre & les choses pesantes, entre la lune » & l'océan, entre les planètes..... Il faut » ou que les corps graves soient poussés vers » le centre de la terre, ou qu'ils en soient » mutuellement attirés ; &, en ce dernier cas, » il est évident que plus les corps en tombant » s'approchent de la terre, plus fortement ils » s'attirent.... Il faut expérimenter si la même » horloge à poids ira plus vîte sur le haut d'une » montagne, ou au fond d'une mine. Si la force » des poids diminue sur la montagne & aug- » mente dans la mine, il y a apparence que » la terre a une vraie attraction. »

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le soleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée

par le grand *Newton*. Mais quelle ſagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir ſoupçonnée, lorſque perſonne n'y penſait ?

Ce n'eſt pas là de la matière ſubtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois ſur eux-mêmes, quoique tout fût plein ; ce n'eſt pas de la matière globuleuſe formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces groteſques furent reçus pendant quelques temps chez les curieux : c'était un très-mauvais roman ; non-ſeulement il réuſſit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embraſſé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penſer. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli* & un très-petit nombre de ſages, il n'y avait alors que des aveugles en phyſique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorſqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation & ſes lois, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers reſſorts de la nature ne ſont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les cauſes du mouvement, du reſſort, de la génération, de l'immutabilité des eſpèces, du ſentiment, de la mémoire, de la penſée, ne ſont-elles pas très-occultes ?

Bacon ſoupçonna, *Newton* démontra l'exiſtence d'un principe juſqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, juſqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut aſſez ſage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cauſe ; il ajouta que c'était peut-être une impulſion, peut-être une ſubſtance légère prodigieuſement élaſtique,

répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encore fort à la mode.

« On voit l'or, le plomb, le papier, la » plume, tomber également vîte, & arriver » au fond du récipient, & en mêmes temps » dans la machine pneumatique.

» Ceux qui tiennent encore pour le plein » de *Descartes*, pour les prétendus effets de » la matière subtile, ne peuvent rendre au- » cune bonne raison de ce fait; car les faits » sont leurs écueils. Si tout était plein, quand » on leur accorderait qu'il pût y avoir alors » du mouvement (ce qui est absolument im- » possible) au moins cette prétendue matière » subtile remplirait exactement le récipient; » elle y serait en aussi grande quantité que de » l'eau ou du mercure qu'on y aurait mis; elle » s'opposerait au moins à cette descente si ra- » pide des corps; elle résisterait à ce large » morceau de papier selon la surface de ce » papier, & laisserait tomber la balle d'or ou » de plomb beaucoup plus vîte. Mais ces chutes » se font au même instant; donc il n'y a rien » dans le récipient qui résiste; donc cette pré- » tendue matière subtile ne peut faire aucun » effet sensible dans ce récipient; donc il y » a une autre force qui fait la pesanteur.

» En

» En vain dirait-on qu'il reste une matière » subtile dans ce récipient, puisque la lumière » le pénètre. Il y a bien de la différence : la » lumière qui est dans ce vase de verre n'en » occupe certainement pas la cent millième » partie ; mais, selon les cartésiens, il faut » que leur matière imaginaire rempliſſe bien » plus exactement le récipient, que si je le » supposais rempli d'or : car il y a beaucoup » de vide dans l'or ; & ils n'en admettent point » dans leur matière subtile.

» Or, par cette expérience, la pièce d'or » qui pèse cent mille fois plus que le morceau » de papier, est descendue aussi vîte que le » papier ; donc la force qui l'a fait descendre » a agi cent mille fois plus sur lui que sur le » papier ; de même qu'il faudra cent fois plus » de force à mon bras pour remuer cent livres, » que pour remuer une livre ; donc cette puis- » sance qui opère la gravitation agit en raison » directe de la masse des corps. Elle agit en » effet tellement sur la masse des corps, non » selon les surfaces, qu'un morceau d'or ré- » duit en poudre descend dans la machine » pneumatique aussi vîte que la même quan- » tité d'or étendue en feuille. La figure du » corps ne change ici en rien sa gravité ; ce » pouvoir de gravitation agit donc sur la na- » ture interne des corps, & non en raison » des superficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces vérités » pressantes que par une supposition aussi chi- a mérique que les tourbillons. On suppose que » la matière subtile prétendue, qui rempli » tout le récipient, ne pèse point. Étrange

» idée, qui devient absurde ici : car il ne s'agit » pas dans le cas présent d'une matière qui » ne pèse pas, mais d'une matière qui ne ré- » siste pas. Toute matière résiste par sa force » d'inertie. Donc si le récipient était plein, » la matière quelconque qui le remplirait ré- » sisterait infiniment ; cela me paraît démontré » en rigueur.

» Ce pouvoir ne résiste point dans la pré- » tendue matière subtile. Cette matière serait » un fluide : tout fluide agit sur les solides » en raison de leurs superficies ; ainsi le vais- » seau présentant moins de surface par sa proue, » fend la mer qui résisterait à ses flancs. Or » si la superficie d'un corps est comme le » quarré de son diamètre, la solidité de ce » corps est comme le cube de ce même dia- » mètre ; le même pouvoir ne peut agir à la » fois en raison du cube & du quarré ; donc » la pesanteur, la gravitation, n'est point » l'effet de ce fluide. De plus, il est impos- » sible que cette prétendue matière subtile ait » d'un côté assez de force pour précipiter un » corps de cinquante mille pieds de haut en » une minute, (car telle est la chute des » corps ;) & que de l'autre elle soit assez » impuissante pour ne pouvoir empêcher le » pendule du bois le plus léger, de remonter » de vibration en vibration dans la machine » pneumatique, dont cette matière imaginaire » est supposée remplir exactement tout l'espace. » Je ne craindrais donc point d'affirmer que si » l'on découvrait jamais une impulsion, qui » fût la cause de la pesanteur des corps vers » un centre, en un mot, la cause de la

» gravitation, de l'attraction universelle, cette » impulsion ferait d'une toute autre nature que » celle qui nous est connue. » (*)

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aspect choque, & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile ; mais l'auteur du *Spectacle de la nature* n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son *Histoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières ?*

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *se tenir en repos que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque chose. Ce discours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave Italien qui disait : *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruise ?*

Pluche va plus loin, (*b*) il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'église Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille ?

Huyghens & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces

(*) Élémens de la philosophie de Newton, III partie, chap. I. vol. de Physique.

(*a*) Tome II, page 299.

(*b*) Page 300.

centrifuges & centripètes, que la terre eſt un peu aplatie vers les pôles ? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (c) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur, qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les Nègres de l'Afrique ne ſoient pas brûlés de l'ardeur du ſoleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaiſante raiſon. Il s'agiſſait alors de ſavoir ſi, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terreſtre ſurpaſſe le cercle du méridien d'un cent ſoixante & dix-huitième ; & on veut nous perſuader que ſi la choſe eſt ainſi, ce n'eſt point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent ſoixante-dix-huit gouttes de vapeurs ſur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent ſoixante-dix-ſept.

Le même *Pluche* continuant ſes railleries de collége, dit ces propres paroles : « Si l'attrac-
» tion a pu élargir l'équateur .... qui empê-
» chera de demander ſi ce n'eſt pas l'attraction
» qui a mis en ſaillie le devant du globe de
» l'œil, ou qui a élancé au milieu du viſage
» de l'homme ce morceau de cartilage qu'on
» appelle *le nez*. (d) »

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'*Hiſtoire du ciel* & le *Spectacle de la nature* contiennent de très-bonnes choſes pour les commençans, & que les erreurs ridicules, prodiguées à côté

(c) Page 319.

(d) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus phyſique*, avança cette étrange opinion,

de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

SECTION II.

IL n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel était le plus grand-homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell* ? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand-homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence ; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des sceaux, & fut long-temps chancelier sous le roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait

guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla visiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux anges », lui dit d'*Effiat*; « on entend toujours parler d'eux, » on les croit bien supérieurs aux hommes, & » on n'a jamais la consolation de les voir. »

On sait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On sait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie ; à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense, je me servirai pour répondre d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accusé ; & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. C'était un si grand-homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. Je me bornerai donc à parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu & le plus utile ; je veux parler de son *Novum Scientiarum Organum*. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie ; & & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait mépriſé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enseignaient sous le nom de philosophie dans les petites maisons appelées *colléges* ; & il fesait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes substantielles*, & tous ces mots, que non-seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendus sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles*, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes, & dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout, c'est dans le temps de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été

faits sur la terre. Le hasard seul a produit presque toutes ces inventions ; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hasard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique ; du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde ; ils savaient détruire les villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'*Aristote*, sur l'universel *à parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur temps, qu'il y avait des cieux de cristal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer ;

& un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier *Bacon* n'avait connu la philosophie expérimentale ; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air ; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur ; il y touchait : cette vérité fut saisie par *Torricelli*. Peu de temps après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien un bel esprit. Ses *Essais de morale* sont très-estimés ; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire, & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucault*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre

illuſtre de *Thou* ? En parlant de ce fameux impoſteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la ducheſſe de Bourgogne, & qui diſputa la couronne à *Henri VII*, voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : « Environ ce temps le roi *Henri* fut » obſédé d'eſprits malins par la magie de la » ducheſſe de Bourgogne, qui évoqua des en» fers l'ombre d'*Edouard IV*, pour venir tour» menter le roi *Henri*. Quand la ducheſſe de » Bourgogne eut inſtruit *Perkins*, elle commença » à délibérer par quelle région du ciel elle » ferait paraître cette comète, & elle réſolut » qu'elle éclaterait d'abord ſur l'horizon de » l'Irlande. » Il me ſemble, que notre ſage de *Thou* ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimatias*.

BADAUD.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon temps*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que *badaud* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier

objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du temps de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baisers à Laurette: elle lui dit:

Tu n'es donc pas content? vraiment c'est une honte:
Je t'ai baisé deux fois.

Champagne lui répond:

Quoi, tu baises par compte?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes; on se baisait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable, sur-tout dans des acteurs assez vilains, qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille

chercher dans le *Paſtor Fido ;* il y a un chœur entier où il n'eſt parlé que de baiſers ; (*a*) & la pièce n'eſt fondée que ſur un baiſer que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un baccio molto ſaporito.*

On connaît le chapitre ſur les baiſers, dans lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut ſe baiſer de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement ; & il conſeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

(*a*) *Sacci pur bocca curioſa e ſcaltra*
O ſeno, ô fronte, ô mano : unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice ſia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altro
corre, e ſi bacia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' teſoro,
Di baccianti rubini &c.

Il y a quelque choſe de ſemblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baiſers dans votre ardente flamme,
Si vous preſſez belle gorge & beaux bras,
C'eſt vainement ; ils ne les rendent pas.
Baiſez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame ſe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuſe,
Ame contre ame alors eſt fort heureuſe.
Deux n'en font qu'une ; & c'eſt un paradis.

Le baiſer était une manière de ſaluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *Céſar*, lui baiſèrent le viſage, la main & la poitrine. *Tacite* dit que lorſque ſon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiſer, ne lui dit rien, & le laiſſa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à ſaluer ſon ſupérieur en le baiſant, appliquait ſa bouche à ſa propre main, & lui envoyait ce baiſer qu'on lui rendait de même ſi on voulait.

On employait même ce ſigne pour adorer les Dieux. *Job*, dans ſa *parabole*, (*b*) qui eſt peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit « qu'il n'a point adoré le ſoleil & la lune » comme les autres Arabes ; qu'il n'a point » porté ſa main à ſa bouche en regardant ces » aſtres. »

Il ne nous eſt reſté, dans notre Occident, de cet uſage ſi antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enſeigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie.

C'était une choſe horrible de trahir en baiſant : c'eſt ce qui rend l'aſſaſſinat de *Céſar* encore plus odieux. Nous connaiſſons aſſez les baiſers de *Judas* ; ils ſont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit : (c) *Bon jour, mon frère ; & il prit de ſa main le menton d'Amaza pour le baiſer, & de l'autre*

(*b*) *Job*, ch. XXXI.

(c) Liv. II, des rois, ch. II.

main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup si terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holopherne*, avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespeare* nommé *Othello*, cet *Othello* qui est un nègre, donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens; mais des partisans de *Shakespeare* disent que c'est la belle nature, sur-tout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan, le jour de St Etienne; les deux *Médicis*, dans l'église de la Reparata; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres, du moins on ne les baisa pas.

Il y avait chez les anciens je ne sais quoi de symbolique & de sacré attaché au baiser, puisqu'on baisait les statues des dieux & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baisaient aux mystères de *Cérès*, en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes se baisaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère & de sœur, *agion filéma*. Cet usage dura plus de quatre siècles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces

baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* & de *sœur*, qui attirèrent long-temps aux chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, & dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient *frère* & *sœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut d'abord si honorable, & qui signifiait *savant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'hérésie. *St Epiphane* au troisième siècle prétendait qu'ils se chatouillaient les uns les autres, hommes & femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari disait à sa femme, en lui présentant un jeune initié: *Fais l'agape avec mon frère*; & qu'ils fesaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française ce que *St Epiphane* ajoute en grec. (*d*) Nous dirons seulement que peut-être on en

(*d*) En voici la traduction littérale en latin: (*)

(*) *Epiphane contra hæres.* liv. I, tome II.

imposa un peu à ce saint ; qu'il se laissa trop emporter à son zèle, & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, & en s'appelant *mon frère, ma sœur ;* c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche ; les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum ; insuper blasphemiam suam in cœlum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir fluxum à masculo in proprias suas manus ; & stant ad cœlum intuentes ; & immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum stratiotici quidem & gnostici appellati, ad patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent & dicunt : Offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. *Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immunditiam, & dicunt : Hoc est corpus* CHRISTI, *& hoc est pascha. Ideò patiuntur corpora nostra, & coguntur confiteri passionem* CHRISTI. *Eodem verò modo etiam de fœmina, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsâ immunditiâ sanguinem acceptum in communi edunt ; & hic est (inquiunt) sanguis* CHRISTI.

Comment *saint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations ? comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens ? Ou *saint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs, ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infames, & en même temps les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions ? comment sauver le berceau de notre Église triomphante des horreurs d'un tel scandale ? Certes, rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère.

Il n'y avait point d'autres manières de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y point d'usage si général, que le hasard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (*e*) *& injurieuse à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères : coutume long-temps introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas, tant la nature a tout préparé

(*e*) Liv. III, chap. V.

avec l'industrie la plus délicate : les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis & voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser long-temps savouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles, & les pigeons, sont les seuls qui connaissent les baisers ; de-là est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On sait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique *Montagne* dise : *Il en faut parler sans vergogne ; nous prononçons hardiment* tuer, dérober, trahir ; *& de cela nous n'oserions parler qu'entre les dents.*

BALA, BATARDS.

Bala, servante de *Rachel*, & *Zelpha* servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob* ; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* & *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction,

au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierri, bâtard de *Clovis* hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Espagne, les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime; & cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V.*

La race d'*Arragon* qui régnait à Naples du temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* signait, *le bâtard d'Orléans*; & l'on a conservé long-temps des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, signées, *Guillaume, le bâtard.*

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs & n'ont point d'état. En France, depuis long-temps, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome; mais il est prince sans difficulté dès que le roi le reconnaît pour le fils de son péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs, ni princes, ils n'eurent point de terres; & la raison est que leurs pères n'en avaient point; mais on les appela depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que

le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuse *Marozie* : mais un exemple n'eſt pas une loi. (Voyez à l'article *loi*, comme toutes les lois & tous les uſages ſe contredisent.

BANNISSEMENT.

BANNISSEMENT à temps ou à vie, peine à laquelle on condamne le délinquans, ou ceux qu'on veut faire paſſer pour tels.

On banniſſait, il n'y a pas bien long-temps, du reſſort de la juridiction, un petit voleur, un petit fauſſaire, un coupable de voie de fait. Le réſultat était qu'il devenait grand voleur, grand fauſſaire, & meurtrier dans une autre juridiction. C'eſt comme ſi nous jetions dans les champs de nos voiſins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit ſur le droit des gens, ſe ſont fort tourmentés, pour ſavoir au juſte ſi un homme qu'on a banni de ſa patrie eſt encore de ſa patrie. C'eſt à-peu-près comme ſi on demandait ſi un joueur qu'on a chaſſé de la table du jeu, eſt encore un des joueurs.

S'il eſt permis à tout homme par le droit naturel de ſe choiſir ſa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen, peut à plus forte raiſon ſe choiſir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ſes anciens

(1) Cet abus ſubſiſte encore. S'il eſt contre le bon ſens de bannir d'une juridiction, on peut regarder le banniſſement hors de l'État, comme une infraction au droit des gens.

concitoyens ? Il y en a mille exemples. Combien de protestans français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères !

Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni : car après tout, il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger, que de la tirer pour de l'argent.

BANQUE.

La banque est un trafic d'espèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend $\frac{1}{2}$ pour 100, & son correspondant chez qui vous allez prend aussi $\frac{1}{2}$ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entr'eux sans en avertir le porteur. (1)

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre ; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entr'eux une langue particulière, comme les chimistes; & le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple, nous remettons de Berlin à Amsterdam, l'*incertain* pour le *certain*; le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; & avec ce jargon, il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent: de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent par lettres de change, il se trouvera que ses deux banquiers auront eu à la fin tout son bien. C'est ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'est que l'*incertain* pour le *certain*, le voici.

Les écus d'Amsterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus, ou patagons de Hollande, argent de banque, sont cent écus de soixante sous chacun: il faut partir de là & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131 ou 132 risdales, &c.; & c'est-là l'incertain? Pourquoi 131 risdales ou 132? parce que l'argent d'Allemagne passe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes censé recevoir poids pour poids & titre pour titre; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre

d'écus, puisque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136? C'est que l'Allemagne a plus tiré de marchandises qu'à l'ordinaire de la Hollande: l'Allemagne est débitrice, & alors les banquiers d'Amsterdam exigent un plus grand profit, ils abusent de la nécessité où l'on est; & quand on tire sur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amsterdam disent aux banquiers de Francfort ou de Berlin: vous nous devez, & vous tirez encore de l'argent sur nous: donnez-nous donc cent trente-six écus pour cent patagons.

Ce n'est-là encore que la moitié du mystère. J'ai donné à Berlin treize cents soixante écus, & je vais à Amsterdam avec une lettre de change de mille écus ou patagons. Le banquier d'Amsterdam me dit: voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque? je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je pense recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin; je crois, par exemple, que si je rapportais sur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien; point du tout, je perds encore sur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, est supposé l'argent déposé en 1609 à la caisse publique, à la banque générale. Les patagons déposés y furent reçus pour soixante sous de Hollande, & en valaient

soixante-trois. (2) Tous les gros payemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam. Ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu : j'y vais, ou bien je négocie mon billet, & je ne reçois que soixante-deux sous & demi, ou soixante-deux sous pour mon patagon de banque ; c'est pour la peine de ces messieurs, ou pour ceux qui m'escomptent mon billet ; cela s'appelle l'*agio*, du mot italien aider : on m'aide donc à perdre un sou par écu, & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux sous, en me disant que l'*agio* est fort haut, que l'argent est fort cher ; il me vole, & je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un État est d'un autre genre:

(2) Ils ne valent réellement que 60 sous ; mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 sous ne les vaut pas à cause du faiblage dans la fabrique, & du déchet qu'elle éprouve par l'usage.

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100, pour faire passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le ministère de France en 1775, dans l'établissement des messageries royales, était de diminuer ces profits énormes des banquiers, & de les tenir toujours au dessous du prix du transport de l'argent : aussi les banquiers se mirent à crier que ce ministère n'entendait rien aux finances ; & ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caisses des provinces & le trésor royal ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

ou c'eſt un argent que les particuliers dépoſent pour leur ſeule ſureté, ſans en tirer de profit, comme on fit à Amſterdam en 1609, & à Roterdam en 1636, ou c'eſt une compagnie autoriſée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à ſon avantage, & qui paye aux dépoſans un intérêt; c'eſt ce qui ſe pratique en Angleterre, où la banque autoriſée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France, on voulut établir une banque de l'État ſur ce modèle en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque, toutes les dépenſes courantes de l'État, de recevoir les impoſitions en même payement, & d'acquitter tous les billets; de donner ſans aucun décompte tout l'argent qui ſerait tiré ſur la banque, ſoit par les régnicoles, ſoit par l'étranger, & par-là de lui aſſurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les eſpèces en ne fabriquant de billets de banque, qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & les triplait, ſi en feſant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait ſoin de faire les payemens à point nommé; car la caiſſe ayant pris faveur, chacun y eût laiſſé ſon argent, & non-ſeulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût pouſſé encore plus loin, comme en Angleterre. Pluſieurs gens de finance, pluſieurs gros banquiers jaloux du ſieur *Law* inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans ſa naiſſance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent ſur elle tout ſon fonds en huit jours. Le gouvernement au lieu de

fournir de nouveaux fonds pour les payemens, ce qui était le seul moyen de soutenir la banque, imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur: de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change, mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés, la banque était épuisée, ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venise, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps les plus désastreux, arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'État; cependant la France & l'Espagne n'en ont point: c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

BANQUEROUTE.

On connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison, c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des Juifs prêtaient sur gages au denier dix: on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger

étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinassent ; mais cela ne s'appelait point *banqueroute ;* on disait *déconfiture ;* ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto*, *bancarotta*, *gambarotta & la giustizia non impicar.* Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ses affaires, qu'il se déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire, son banc était cassé, *banco rotto*, *banca rotta ;* il pouvait même, dans certaines villes, garder tous ses biens & frustrer ses créanciers, pourvu qu'il s'assît le derrière nu sur une pierre, en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, & les coupa-

bles par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait ſtatué en France peine de mort contre les banqueroutiers ſans diſtinction. Les ſimples faillites n'emportent aucune peine ; les banqueroutiers frauduleux furent ſoumis à la peine de mort aux *états* d'Orléans ſous *Charles IX*, & aux *états de* Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il eſt trop difficile de prouver qu'un homme s'eſt déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ſes biens à ſes créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'eſt contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier ſoit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triſte état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire ſuſpendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les diſcuſſions de ces procès furent renvoyées aux juges-conſuls ; c'eſt une juriſdiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'État feſait alors

banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protègerait toujours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.

BAPTÊME,

Mot grec qui signifie immersion.

SECTION PREMIÈRE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, se plongeaient & se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par

les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

O nimium faciles qui tristia crimina cœdis
Fluminea tolli posse putatis aquâ !

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers.

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine ; ils étaient appelés *prosélytes de domicile*. Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision, mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les prosélytes de justice étaient circoncis & baptisés ; on baptisait aussi les femmes prosélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les juifs les plus dévôts venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *St Jean*, qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-temps un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur

même ; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous Juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-temps la circoncision. Les chrétiens de *St Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de *St Jean-Baptiste*, rapportées par *St Luc : Je baptise par l'eau, mais celui qui viendra après moi baptisera par le feu.*

Les seleuciens, les herminiens & quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *St Luc* & *St Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes ; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridiculles. (*a*)

(*a*) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inféré dans *Lucien*. *Plutarque* dans son *Traité de la superstition*, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du griffon, du chameau,

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *St Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Du baptême des morts.

On baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *St Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ses amis & de ses parens.

de l'anguille, &c., dit : (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens vous serez maudits, &c. . . . Le seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans le gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque qui a fait place elle même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire, ces stigmates étaient presque par-tout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* : (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypse : (***) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres jusqu'à ce que nous ayions marqué les serviteurs de* DIEU *sur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 3.

(**) Chap. IX, v. 9.

(***) Chap. VII, v. 4 & 5.

St Epiphane & *St Chryſoſtome* nous apprennent que dans quelques ſociétés chrétiennes, & principalement chez les marcionites, on mettait un vivant ſous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptiſé; le vivant répondait oui; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée: *St Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire, il s'en ſert comme d'un argument invincible qui prouve la réſurrection.

Du baptême d'aſperſion.

Les Grecs conſervèrent toujours le baptême par immerſion. Les Latins, vers la fin du huitième ſiècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerſion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, ſubſtituèrent la ſimple aſperſion: ce qui les fit ſouvent anathématiſer par l'Égliſe grecque.

On demanda à *St Cyprien*, évêque de Carthage, ſi ceux-là étaient réellement baptiſés, qui s'étaient fait ſeulement arroſer tout le corps? Il répond dans la ſoixante & ſeizième lettre, « que pluſieurs égliſes ne croyaient pas » que ces arroſés fuſſent chrétiens; que pour » lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais qu'ils » ont une grâce infiniment moindre que ceux » qui ont été plongés trois fois ſelon l'uſage. »

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait, pour être initié, avoir des répondans, des cautions, qu'on ap-

pelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Église s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie : *Initium novæ vitæ ;* & de-là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser les enfans ; il était naturel que les chrétiens désiraffent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours ; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Église grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'Église les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue* au cinquième siècle imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHRIST aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Les anabaptistes, & quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiser, initier personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre, disent-ils, qu'on sera de la société chrétienne; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain; mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société, pour avoir part aux aumônes, ils avaient besoin d'une caution qui répondît de leur fidélité; il fallait s'assurer d'eux; ils

juraient d'être à vous : mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer ; mais cette raiſon, qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais éré admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux lois & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'uſage était dans le ſiècle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer*. Peut-être cette coutume dure encore & durera long-temps dans les provinces.

Idées des unitaires rigides ſur le baptême.

« IL eſt évident pour quiconque veut raiſonner ſans préjugé, que le baptême n'eſt » ni une marque de grâce conférée, ni un » ſceau d'alliance, mais une ſimple marque de » profeſſion.

» Que le baptême n'eſt néceſſaire, ni de » néceſſité de précepte, ni de néceſſité de » moyen.

» Qu'il n'a point été inſtitué par JESUS-» CHRIST, & que le chrétien peut s'en paſſer, » ſans qu'il puiſſe en réſulter pour lui aucun » inconvénient.

» Qu'on ne doit pas baptiſer les enfans ni » les adultes, ni en général aucun homme.

» Que le baptême pouvait être d'usage dans » la naissance du christianisme à ceux qui sor- « taient du paganisme, pour rendre publique « leur profession de foi, & en être la marque « authentique, mais qu'à présent il est abso- » lument inutile & tout-à-fait indifférent. »

(*Tiré du Dictionnaire Encyclopédique à l'article des* Unitaires.)

SECTION II.

Le baptême, l'immersion dans l'eau, l'abstersion, la purification par l'eau est de la plus haute antiquité. Être propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'osa jamais approcher des autels avec une souillure sur son corps. La pente naturelle à transporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire aisément que les lustrations, les ablutions, ôtaient les les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens; & en lavant son corps on crut laver son ame. De-là cette ancienne coutume de se baigner dans le Gange, dont on crut les eaux sacrées: de-là les lustrations si fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds furent les plus religieusement attachées à ces coutumes.

On était obligé de se baigner chez les Juifs après une pollution, quand on avait touché un animal impur, quand on avait touché un mort, & dans beaucoup d'autres occasions.

Lorsque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion, ils le baptisaient après l'avoir circoncis; & si c'était une

femme, elle était simplement baptisée, c'est-à-dire, plongée dans l'eau en présence de trois témoins. Cette immersion était réputée donner à la personne baptisée une nouvelle naissance, une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive & pure ; ses enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naissaient après eux d'un père & d'une mère ainsi régénérés : de sorte que chez les Juifs être baptisé & renaître, était la même chose, & cette idée est demeurée attachée au baptême jusqu'à nos jours ; ainsi lorsque *Jean* le précurseur se mit à baptiser dans le Jourdain, il ne fit que suivre un usage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains seraient en droit de se plaindre qu'un laïque s'ingérât de dire la messe. *Jean* faisait une chose légale, mais il ne la faisait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, & il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, & c'est ce qui lui coûta la vie. Il parait même que JESUS fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, & que *Jean* lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien *Josephe* parle de *Jean* & ne parle pas de JESUS ; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, & les Juifs paraissaient disposés à en-

treprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte, mais un chef de parti. *Josephe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir; mais JESUS n'eut à faire qu'aux pharisiens: voilà pourquoi *Josephe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme un homme qui s'était rendu, par son zèle, criminel d'État, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour fut ignoré de l'historien *Josephe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JESUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de *Jean*, & n'avait aucune notion du St Esprit. Plusieurs voyageurs, & entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, disent qu'il y a encore en Perse des disciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui se baptisent en son nom, & qui reconnaissent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à personne: ses apôtres baptisaient les catéchumènes ou les circoncisaient, selon l'occasion: c'est ce qui est évident par l'opération de la circoncision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du

Père, du Fils & du Saint Esprit : c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaissait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit : *Allez enseigner toutes les nations, & baptisez-les au nom du Père, & du Fils & du St Esprit.* La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même qu'on appelle *le symbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; & c'est de quoi personne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Église naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes ; souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, & jusqu'à sa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour lâge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les quakers qui composent une société fort nombreuse en Angleterre & en Amérique, ils ne font point usage du baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses disciples ; ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST : ce qui met entr'eux & les autres communions une prodigieuse différence.

Addition

Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême.

L'EMPEREUR *Julien le philosophe*, dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : " Quiconque se sent coupable de viol, de meur-» tre, de rapine, de sacrilège & de tous les » crimes les plus abominables, dès que je l'aurai » lavé avec cette eau, il sera net & pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens & les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les suppose tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de raison, & qu'ils puissent devenir coupables. Égorgez-les donc au plus vîte pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

BARAC ET DÉBORA

Et par occasion des chars de guerre.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel temps *Barac* fut chef du peuple juif, pourquoi étant chef il laissa commander son armée par une femme ; si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidoth ;* si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée, entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara*, général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Josephe.* (*a*)

Nous laisserons même ce *Jabin*, roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Galilée, sauta de son chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied pour courir plus vîte. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête, quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

(*a*) Antiq. jud. liv. V.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cents pas. Il eſt à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ſes trois cents mille hommes en bataille; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes: mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutzée*, dit poſitivement (*b*) que de temps immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en uſage long-temps avant la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone; les roues ni l'eſſieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, ſur-tout quand les chars étaient en grand nombre, & qu'ils couraient avec impétuoſité, garnis de longues piques & de faux: mais quand on y fut ac-

(*b*) Liv. III.

coutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cettte ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'État fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans de grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourrait s'en servir avec avantage en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait inutile & même dangereuse, dans un temps où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

BARBE.

Tous les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe, est la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe,

parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton, sur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes : on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout ; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur, ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence, sur-tout dans nos climats, c'est que les poils des dames, & sur-tout des blondes, sont plus follets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes dont la peau semble très-unie ; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur séminale, ne peut guère se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe ont pourtant des cheveux ? La chevelure serait-elle d'un autre genre

que la barbe & que les autres poils ? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur séminale ? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale ; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces, comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde ; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme

les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, au Canada, ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de criniére, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, &, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis long-temps passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères, se faisaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe, sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

BATAILLON.

Ordonnance militaire.

La quantité d'hommes dont un bataillon a été ſucceſſivement compoſé, a changé depuis l'impreſſion de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs par leſquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui eſt déjà à l'article *Bataillon*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques ſur les propriétés, ou ſur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons ſur trois hommes de hauteur, leur donne, ſelon pluſieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, ſuite néceſſaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement ſur l'ennemi ; & la faibleſſe de ſes flancs l'expoſe à être battu toutes les fois que ſes flancs ne ſont pas appuyés ou protégés ; alors il eſt obligé de ſe mettre en quarré, & il devient preſque immobile : voilà, dit-on, ſes défauts.

Ses avantages, ou plutôt ſon ſeul avantage, c'eſt de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le compoſent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compenſe

penſe pas ſes défauts, ſur-tout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui eſt toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon; on avance un peu plus enſuite pour donner & recevoir des coups de fuſil, & l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie françaiſe eſt très-bonne, mais le feu de ſon infanterie eſt rarement ſupérieur & fort ſouvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation françaiſe attaque avec la la plus grande impétuoſité, & qu'il eſt très-difficile de réſiſter à ſon choc: le même homme qui ne peut pas ſouffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il eſt immobile, & qui aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer, ou enclouera le canon; c'eſt ce qu'on a vu pluſieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce ſerait augmenter inutilement cet article, que de citer des faits connus; on ſait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poſte. Pour cette même raiſon *les Français l'emporteront ſur les ennemis*, dit Folard, *ſi on les abandonne deſſus; mais ils ne valent rien ſi on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiſer la baïonnette avec l'ennemi, & pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons ſur un front moins étendu, & en augmenter la pro-

fondeur ; ſes flancs ſeraient plus ſûrs, ſa marche plus prompte, & ſon attaque plus forte.

(*Cet article eſt de M.* D. P. *officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à peu près qu'on les met aujourd'hui en uſage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel*, ſecrétaire de Florence. Bataillons ſur trois, ſur quatre, ſur cinq de hauteur ; bataillons marchans à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur ſoutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie, tout eſt de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la feſait depuis long-temps, mais on ne la ſavait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ſes troupes, ſelon ſa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les ſoldats ſe moquaſſent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en ſa préſence, & il ſe réſerva pour le conſeil.

C'eſt une choſe ſingulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un ſoldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardiſe ſignifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs & aſſurés dans leſquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux, la poitrine large,

le bras musculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds secs, tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut sur-tout que le soldat ait de l'honneur, & que ce soit par honneur qu'on le mène. « La guerre, dit-il, ne corrompt » que trop les mœurs; » & il rappelle le proverbe italien, qui dit : *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dresse des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française; & il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel*; il s'amusait à faire des vers, des comédies, à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement, & à enseigner aux princes l'art de se parjurer, d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion : grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia* pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

Mais se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoiqu'imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, Marius dans sa fuite,
Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit Pope, *simile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse: *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage.* (*a*).

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à *Bayle*?

On consent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle*! *détestable plaisir*, *cœur cruel*, *homme affreux*! il ne fallait pas mettre ces mots dans

(*a*) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de *Lucain*.

. . . . . *Solatio fati*
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes
Ignovere Deis.

Carthage & *Marius*, couchés sur le même sable, se consolèrent & pardonnèrent aux Dieux; mais ils ne sont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du romain.

la sentence portée par *Louis Racine* contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutychiens, & celles de leurs adversaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattit *Spinosa* trop philosophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste, c'est-à-dire, il savait les mots de la langue du jansénisme & les employait au hasard.

Vous appelleriez avec raison *cruel & affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves, sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laisserait mourir de faim les autres; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux & cruel, *Louis Racine!* On prétend que c'est-là le Dieu de tes jansénistes: mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philosophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle?* A *Rousseau*, à un poëte qui pensait encore moins, à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un pseaume & tantôt

une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici : *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur concitoyen, il est de leur siècle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset* ni le révérend père *Caussin* ; c'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide malgré la sévérité de la loi. (1) La démence de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires, éloge qui sied bien dans celui-ci ; mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

(1) L'académie de Toulouse proposa, il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix ; mais les prêtres toulousains écrivirent en cour, & obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le sujet de son prix, & demanda l'éloge de *Saint Exupère*, évêque de Toulouse.

BDELLIUM.

On s'eſt fort tourmenté pour ſavoir ce que c'eſt que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phiſon, fleuve du paradis terreſtre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or. Calmet* en compilant rapporte que, (*a*) ſelon pluſieurs compilateurs, le bdellium eſt l'eſcarboucle, mais que ce pourrait bien être auſſi du criſtal; enſuite que c'eſt la gomme d'un arbre d'Arabie; puis il nous avertit que ce ſont des capres. Beaucoup d'autres aſſurent que ce ſont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puiſſent éclaircir cette queſtion. J'aurais voulu que tous ces commentateurs euſſent été ſur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait voir évidemment, dit *Calmet*, que c'eſt le pays de Colchos: la toiſon d'or en eſt une preuve. C'eſt dommage que les choſes aient ſi fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays ſi fameux pour les amours de *Médée* & de *Jaſon*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toiſons: tout change dans ce monde; & ſi nous ne cultivons pas bien nos terres, & ſi l'État eſt toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

(*a*) Notes ſur le chap. II de la Genèſe.

BEAU.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

« L'homme expié dans les mystères sacrés, » quand il voit un beau visage décoré d'une » forme divine, ou bien quelque espèce in- » corporelle, sent d'abord un frémissement » secret, & je ne sais quelle crainte respec- » tueuse; il regarde cette figure comme une » divinité..... quand l'influence de la beauté » entre dans son ame par les yeux, il s'échauffe; » les ailes de son ame sont arrosées, elles » perdent leur dureté qui retenait leur germe, » elles se liquéfient; ces germes enflés dans » les racines de ses ailes s'efforcent de sortir » par toute l'espèce de l'ame, (car l'ame avait » des ailes autrefois) &c. »

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon*; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée: le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau

eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Conſultez enfin les philoſophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque choſe de cenforme à l'archétype du beau en eſſence, au to kalon.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe; que cela eſt beau! diſait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint ſon but, lui dis-je; voilà une belle médecine? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh oh! dit-il, le to kalon n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau eſt ſouvent très-relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & ils s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

Il y des actions que le monde entier trouvé belles. Deux officiers de *Ceſar*, ennemis mortels l'un de l'autre, ſe portèrent un défi, non à qui répandra le ſang l'un de l'autre derrière un buiſſon en tierce & en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp

des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est prêt de succomber ; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie & achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami ; un fils pour son père ;..... l'Algonquin, le Français, le Chinois diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale ; de celle-ci de *Zoroastre : Dans le doute si une action est juste, abstiens-toi.....* ; de celle-ci de *Confucius : Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination & ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade ; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret*, jésuite, natif de Dijon, était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maison des champs, dit-il dans une de ses lettres à M. *Dassaut*, est plus grande

que la ville de Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis, ſur une même ligne ; chacun de ces palais a ſes cours, ſes parterres, ſes jardins & ſes eaux ; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis & de peintures Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſalons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable ; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors : tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête, tous

ces bâtimens sont illuminés en un instant ; & de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se déguisent en marchands, en ouvriers de toute espèce ; l'un tient un café, l'autre un cabaret ; l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix, qu'ils sont de mauvaises pratiques. Leurs majestés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands se fâchent & veulent s'en aller ; on les apaise : l'empereur achète tout & en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont des spectacles de toute espèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Versailles, il le trouva petit & triste. Des Allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût si difficile. C'est encore une raison qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

BEKER,

Ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch & des sorciers.

Ce *Baltasar Beker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, &

encore plus de la préciſion, fit beaucoup de bruit en ſon temps par ſon gros livre du *Monde enchanté*.

Un *Jacques-George de Chaufepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, aſſure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raiſons pour croire que ce fut à Franeker. On eſt fort en doute & fort en peine à la cour ſur ce point d'hiſtoire.

Le fait eſt que du temps de *Béker*, miniſtre du St Évangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les eſpèces, au milieu du dix-ſeptième ſiècle, malgré les bons eſprits qui commençaient à éclairer le monde. La ſorcellerie, les poſſeſſions, & tout ce qui eſt attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient ſouvent des ſuites funeſtes.

Il n'y avait pas un ſiècle que le roi *Jacques* lui-même, ſurnommé par Henri IV, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine & du pouvoir papal, avait fait imprimer ſa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette Démonologie *Jacques* reconnaît des enſorcellemens, des incubes, des ſuccubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, ſelon lui, a le droit de chaſſer *Satan* du corps des poſſédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon ſens, dans quel horrible cloaque de barbarie ſtupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un préſidial, qui ne fût occupé à juger des ſorciers;

point de grave jurisconsulte qui n'écrivît de savans mémoires sur les possessions du diable. La France retentissait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on fesait accroire qu'elles avaient été au sabbat, & qu'on fesait mourir sans pitié dans des supplices épouvantables. Catholiques & protestans étaient également infectés de cette absurde & horrible superstition, sous prétexte que dans un des évangiles des chrétiens il est dit que des disciples furent envoyés pour chasser les diables. C'était un devoir sacré de donner la question à des filles, pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan;* que ce *Satan* s'en était fait aimer sous la forme d'un bouc, qui avait sa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles, étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuses. On finissait par les brûler, soit qu'elles avouassent, soit qu'elles niassent; & la France n'était qu'un vaste théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conseiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé de *Lancre*, imprimé en 1612, & adressé à *Monseigneur Silleri, chancelier de France*, sans que Monseigneur *Silleri* ait jamais pensé à éclairer ces infames magistrats. Il eût fallu commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors? une St Barthelemi continuelle depuis le massacre de Vassy, jusqu'à l'assassinat du maréchal d'*Ancre* & de son innocente épouse.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du temps de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était sorcière ?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette sottise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espèce.

« *Michelle* ayant rencontré le diable en sortant » de la ville, le diable lui donna un baiser, reçut » son hommage, & imprima sur sa lèvre su- » périeure & à son teton droit, la marque » qu'il a coutume d'appliquer à toutes les per- » sonnes qu'il reconnaît pour ses favorites. Ce » sceau du diable est un petit seing qui rend » la peau insensible, comme l'affirment tous » les jurisconsultes démonographes.

» Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* » d'ensorceler deux filles. Elle obéit à son » seigneur ponctuellement. Les parens des » filles l'accusèrent juridiquement de diable- » rie ; les filles furent interrogées & con- » frontées avec la coupable. Elles attestèrent » qu'elles sentaient continuellement une four- » millière dans certaines parties de leurs corps, » & qu'elles étaient possédées. On appela les » médecins, ou du moins ceux qui passaient » alors pour médecins. Ils visitèrent les filles ; » ils cherchèrent sur le corps de *Michelle* le » sceau du diable, que le procès-verbal ap- » pelle les *marques sataniques*. Ils y enfon- » cèrent une longue aiguille, ce qui était déjà » une torture douloureuse. Il en sortit du sang, » & *Michelle* fit connaître par ses cris que les » marques sataniques ne rendent point insen- » sible. Les juges ne voyant pas de preuve

» complète que *Michelle Chaudron* fût sorcière, lui firent donner la question, qui » produit infailliblement ces preuves : cette » malheureuse, cédant à la violence des tourmens, confessa enfin tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la marque » satanique. Ils la trouvèrent à un petit seing » noir sur une de ses cuisses. Ils y enfoncèrent » l'aiguille ; les tourmens de la question avaient » été si horribles, que cette pauvre créature » expirante sentit à peine l'aiguille ; elle ne » cria point : ainsi le crime fut avéré. Mais » comme les mœurs commençaient à s'adoucir, » elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue » & étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-temps, que de nos jours, à Vurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une sorcière en 1750. Et quelle sorcière ! une jeune dame de qualité, abbesse d'un couvent ; & c'est de nos jours, c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche.

De telles horreurs dont l'Europe a été si long-temps pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en prose & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta : il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un diable, » disait-il, il se vengerait de la guerre que je » lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien, en disant que le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan* & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunie aussi
Au nom de dieu. Genève imite Rome ;
Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai serpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espèce, qui marchait auparavant sur ses pieds, fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent, ni autre bête n'est appelée *Satan*, ou *Belzébuth*, ou *Diable* dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandais, destructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même temps il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait; *& s'il y en a*, dit-il dans son chapitre huitième du tome second, *il est difficile de dire ce que c'est. L'Écriture ne nous dit jamais ce que c'est, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi consiste la nature d'un esprit..... La Bible n'est pas faite pour les anges, mais pour les hommes.* JESUS *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges, il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes

les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables, & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il est plus prolixe que les amis mêmes de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire. Et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté de Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais, est d'expliquer ces paroles: JESUS *fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable, par le Knathbull.* Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette: après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus;* personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker.*

En ne consultant que l'histoire, l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens, *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret*, que nous nommons *Osiris*, fait avec *Ishet* ou *Isis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perſes, (*) *Mozazor*, chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les ſociniens avaient ſu cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétabliſſement, ils en auraient bien profité pour ſoutenir leur opinion que l'enfer n'eſt pas perpétuel, & pour faire eſpérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On eſt obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Teſtament; mais il en eſt queſtion dans le nouveau.

On attribua vers le temps de l'établiſſement du chriſtianiſme un livre à *Enoch*, *ſeptième homme après Adam*, concernant le diable & ſes aſſociés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles était *Semiaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampſifer* étaient ſes lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, *&c.*; mais il ne dit point que la guerre ſe fit dans le ciel; au contraire, on ſe battit ſur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *St Jude* cite ce livre dans ſon épître: DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés juſqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn, deſquels Enoch, ſeptième homme après Adam, a prophétiſé.*

St Pierre, dans ſa ſeconde épître, fait al-

(*) Voyez *Brachmanes*.

lusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi : DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les diables que sur les anges : il ne se laissa point subjuguer par le livre d'*Enoch*, septième homme après *Adam* : il soutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'est qu'un réchauffé, & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'*esprit malin*, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semiaxah* ou, si on veut, *Semexiah?* C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole*. Il dit dans son quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hautesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Helel ? toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !*

On traduisit ce mot chaldéen hébraïsé *Helel*, par *Lucifer*. cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé

du ciel, & précipité dans l'enfer. C'eſt ainſi que les opinions s'établiſſent, & que ſouvent un ſeul mot, une ſeule ſyllabe mal entendus, une lettre changée ou ſupprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mont *Soracté* on a fait *St Oreſte*; du mot *Rabboni* on a fait *St Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année; de *Semo ſancus* on a fait *St Simon* le magicien. Ces exemples ſont innombrables.

Mais que le diable ſoit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'*Enoch*, ou le *Satan des* Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raiſon de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une ſi énorme puiſſance que celle dont nous l'avons cru revêtu juſqu'à nos derniers temps. C'eſt trop que de lui avoir immolé une femme de qualité de Vurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille ſorciers en treize cents années dans les États chrétiens. Si *Baltaſar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd ſa cure.

BÊTES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes ſont des machines, privées de connaiſſance & de ſentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c. !

Quoi cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en savait avant tes leçons? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Hé bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir; que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié, ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines

mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste ; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles, a dit *Aristote ;* & après *Aristote* l'école arabe ; & après l'école arabe, l'école angélique ; & après l'école angélique, la sorbonne ; & après la sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a de la sensation : mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Écoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps, périt avec le corps ? les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces messieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS.

BETHSAMÈS, ou BETHSHEMESH.

Des cinquante mille & soixante & dix juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cu d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

Les gens du monde seront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article; mais on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès était un village appartenant au peuple de DIEU, situé à deux milles au nord de Jérusalem, selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps de *Samuel*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent sévèrement punis par le Seigneur. (a) *Percussit eos in secretiori parte natium & ebullierunt villæ & agri . . . & nati sunt mures, & facta est confusio mortis magna in civitate.* Mot à mot: *Il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, & les granges & les champs bouillirent, & il naquit des rats, & une grande confusion de morts se fit dans la cité.*

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins,

(a) Livre de *Samuel* ou I. des rois, chap. V. & VI.

les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, selon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, & que personne ne conduisait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes l'arche & les présens droit à Bethsamès; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott*, irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette aventure, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie palatine, de celle de Gottingue & de l'académie des inscriptions de Paris.* Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*, à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à

Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure appelée en anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions : Soixante & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace, *de populo septuaginta viros, & quinquaginta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend milord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que depuis dix-sept ans sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne ressemblons point au docteur *Kennicott*; & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respectons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible, dit *Kennicott*, *à un lecteur de bonne foi, de ne se pas sentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village, & encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.*

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais monsieur le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer ?

Les Juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, *ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.*

Nous répondons que nous sommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui est dans les saintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait *rejeter tout ce qui est extraordinaire & hors de la portée de notre esprit*, *il faudrait rejeter toute la Bible*. Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au sceau de la Divinité, & absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille soixante & dix hommes est une des choses les moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On est saisi d'un étonnement encore plus respectueux, quand le serpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte, & six cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue, quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi, quand *Samson* tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne .... tout est miracle sans exception dans ces temps divins; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde, pour cette nature qui n'est pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'est la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déistes* & *athées* ceux qui, en révérant la Bible plus

que lui, sont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuse de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHÈQUE.

UNE grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même: On ne lit point la plupart de ces livres-là, & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan; un génie eut pitié d'elle, il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, épluchеurs de phrases, critiques à la petite semaine, enfin ceux dont un génie n'a point eu de pitié, resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fonds de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres, il y en environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut

s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de temps à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinosa*, *Bayle* qui a écrit contr'eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une biblio-

thèque. Les plus anciens livres du monde sont les *Kings* des Chinois, le *Shastabah* des brames dont M. *Holwell* nous a fait connaître des passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusèbe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante recitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence, il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St Clément d'Alexandrie, le plus savant des pères de l'Église, ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane, lui donne presque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères. (*a*)

Lui seul il est parfait; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée*, ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

(*a*) *Strom.* liv. V.

Auguſte avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La ſtatue d'*Apollon* y préſidait. L'empereur l'orna des buſtes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques conſidérables en Europe. Choiſiſſez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

BIEN, SOUVERAIN BIEN,

Chimère.

SECTION PREMIÈRE.

LE bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde archétype*, c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chimiſtes cherchent la pierre philoſophale: mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi; il y a des couleurs cramoiſies, il y des quarrés: mais il n'y a point d'être général qui s'appelle

(*) Voyez *Livres*.

ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté long-temps la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non interrompue de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir eſt dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes n'y pourraient ſuffire : il eſt encore évident qu'il ne pourrait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine ; Il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraquée : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme; comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation, &c. On ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel ſouverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur,

que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse, il répondra probablement que le temps de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs. Combien de laides bourgeoises sont plus satisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre* !

Mais il y a une petite observation à faire ici ; c'est que quand nous disons, il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages sur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier se portant bien a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de gouttes ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des bequilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un roi de France & un pape prisonniers, que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin ; ce cas est celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maîtresse. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez, & on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède*, & jouit ensuite de sa maîtresse, tandis que l'autre reste dans la rue

exposé au froid, à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire: Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui; mais il faut qu'il ajoute: supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler son ame, s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère, il peut éprouver un plaisir cent fois au-dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer le sort de deux hommes, en fesant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix, a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique; mais on ne peut aller au - delà avec sureté; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre; on n'a point de balance pour peser les désirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien, nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune: *Il ne faut appeler personne heureux avant sa mort*. Cet axiome n'est au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes con-

sacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusque-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très-possible & très-ordinaire, qu'un homme heureux cesse de l'être: qui en doute? mais il n'a pas moins eu ses momens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon?* qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui, en ait demain? en ce cas, c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

Le bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique? Les philosophes grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendians qui raisonnent sur la pierre philosophale?

Le souverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon, & à bien petite mesure.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter,
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, &c.

Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs ?

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose, comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor ;* il fait comparaître aux jeux olympiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs & de la santé, on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; elle le serait encore plus si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, santé, richesse, volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien : c'est un devoir ; elle est d'un

genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

BIEN,

Du bien & du mal physique & moral.

VOICI une des questions les plus difficiles & les plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il serait bien plus important de trouver un remède à nos maux, mais il n'y en a point; & nous sommes réduits à rechercher tristement leur origine. C'est sur cette origine qu'on dispute depuis *Zoroastre*, & qu'on a, selon les apparences, disputé avant lui. C'est pour expliquer ce mélange de bien & de mal qu'on a imaginé les deux principes, *Orosmade* l'auteur de la lumière, & *Arimane* l'auteur des ténèbres; la boîte de *Pandore*, les deux tonneaux de *Jupiter*, la pomme mangée par *Eve*, & tant d'autres systèmes. Le premier

des dialecticiens, non pas le premier des philosophes, l'illustre *Bayle* a fait assez voir comment il est difficile aux chrétiens qui admettent un seul DIEU, bon est juste, de répondre aux objections des manichéens qui reconnaissaient deux Dieux, dont l'un est bon, & l'autre méchant.

Le fonds du système des manichéens, tout ancien qu'il est, n'en était pas plus raisonnable. Il faudrait avoir établi des lemmes géométriques pour oser en venir à ce théorème. *Il y a deux êtres nécessaires, tous deux suprêmes, tous deux infinis, tous deux également puissans, tous deux s'étant fait la guerre, & s'accordant enfin pour verser sur cette petite planète, l'un tous les trésors de sa bénéficence, & l'autre tout l'abyme de sa malice.* En vain, par cette hypothèse, expliquent-ils la cause du bien & du mal; la fable de *Prométhée* l'explique encore mieux; mais toute hypothèse qui ne sert qu'à rendre raison des choses, & qui n'est pas d'ailleurs fondée sur des principes certains, doit être rejetée.

Les docteurs chrétiens (en fesant abstraction de la révélation qui fait tout croire) n'expliquent pas mieux l'origine du bien & du mal, que les sectateurs de *Zoroastre*.

Dès qu'ils disent: DIEU est un père tendre, DIEU est un roi juste; dès qu'ils ajoutent l'idée de l'infini à cet amour, à cette bonté, à cette justice humaine qu'ils connaissent, ils tombent bientôt dans la plus horrible des contradictions. Comment ce souverain qui a la plénitude infinie de cette justice que nous connaissons, comment un père qui a une tendresse infinie pour ses

enfans, comment cet être infiniment puissant a-t-il pu former des créatures à son image pour les faire l'instant d'après tenter par un être malin, pour les faire succomber, pour faire mourir ceux qu'il avait créés immortels, pour inonder leur postérité de malheurs & de crimes ? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raison. Comment DIEU rachetant ensuite le genre-humain par la mort de son fils unique, ou plutôt, comment DIEU lui-même fait homme, & mourant pour les hommes, livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles presque tout ce genre-humain pour lequel il est mort ? Certes, à ne regarder ce système qu'en philosophe, (sans le secours de la foi) il est monstrueux, il est abominable. Il fait de DIEU ou la malice même, & la malice infinie qui a fait des êtres pensans pour les rendre éternellement malheureux, ou l'impuissance & l'imbécillité même qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ses créatures. Mais il n'est pas question dans cet article du malheur éternel, il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Églises qui se combattent tous sur cet article n'a pu persuader aucun sage.

On ne conçoit pas comment *Bayle* qui maniait avec tant de force & de finesse les armes de la dialectique, s'est contenté de faire argumenter (*a*) un manichéen, un calviniste, un

(*a*) Voyez les articles *Manichéens*, *Marcionites*, *Pauliciens* dans *Bayle*.

moliniste,

moliniſte, un ſocinien; que n'a-t-il fait parler un homme raiſonnable? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même? il aurait dit bien mieux que nous ce que nous allons haſarder.

Un père qui tue ſes enfans eſt un monſtre; un roi qui fait tomber dans le piége ſes ſujets pour avoir un prétexte de les livrer à des ſupplices, eſt un tyran exécrable. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père, la même juſtice que vous exigez d'un roi, plus de reſſource pour diſculper DIEU: & en lui donnant une ſageſſe & une bonté infinies, vous le rendez infiniment odieux; vous faites ſouhaiter qu'il n'exiſte pas, vous donnez des armes à l'athée, & l'athée ſera toujours en droit de vous dire: Il vaut mieux ne point reconnaître de divinité que de lui imputer préciſément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire: ce n'eſt pas à nous à donner à DIEU les attributs humains, ce n'eſt pas à nous à faire DIEU à notre image. Juſtice humaine, bonté humaine, ſageſſe humaine, rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités, ce ne ſeront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes, c'eſt comme ſi nous donnions à DIEU la ſolidité infinie, le mouvement infini, la rondeur, la diviſibilité infinie. Ces attributs ne peuvent être les ſiens.

La philoſophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un être incompréhenſible, éternel, exiſtant par ſa nature; mais encore une fois, la philoſophie ne nous apprend

pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas, & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU, ni en physique ni en morale.

Quest-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble, impérissable, il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point, qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement, qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions que chaque lecteur peut étendre à son gré, & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi : or il est clair qu'en peu de temps le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux ; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leurs corps par la nourriture, périraient donc faute de pouvoir se renouveler ; tout cela est contradictoire. On en pourrait dire beaucoup davantage, mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtiment de l'homme.

L'homme né pour mourir ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature chan-

geaſſent, que la matière ne fût plus diviſible, qu'il n'y eût plus ni peſanteur, ni action, ni force, qu'un rocher pût tomber ſur un animal ſans l'écraſer, que l'eau ne pût le ſuffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impaſſible eſt donc auſſi contradictoire que l'homme immortel.

Ce ſentiment de douleur était néceſſaire pour nous avertir de nous conſerver, & pour nous donner des plaiſirs autant que le comportent les lois générales auxquelles tout eſt ſoumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous bleſſerions à tout moment ſans le ſentir. Sans le commencement de la douleur nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaiſir. La faim eſt un commencement de douleur qui nous avertit de prendre de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un beſoin qui devient douloureux quand il n'eſt pas ſatisfait. Tout déſir, en un mot, eſt un beſoin, une douleur commencée. La douleur eſt donc le premier reſſort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de ſentiment, doit être ſujet à la douleur ſi la matière eſt diviſible; la douleur était donc auſſi néceſſaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une punition. Si nous n'avions vu ſouffrir que les brutes, nous n'accuſerions pas la nature; ſi dans un état impaſſible nous étions témoins de la mort lente & douloureuſe des colombes, ſur leſquelles fond un épervier qui dévore à loiſir leurs entrailles, & qui ne

fait que ce que nous fesons, nous serions loin de murmurer; mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divisible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau doivent-elles, peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle, & qu'un rocher ne nous écrase.

Le mal moral, sur lequel on a écrit tant de volumes, n'est au fond que le mal physique. Ce mal moral n'est qu'un sentiment douloureux, qu'un être organisé cause à un autre être organisé. Les rapines, les outrages, &c. ne sont un mal qu'autant qu'ils en causent. Or, comme nous ne pouvons assurément faire aucun mal à DIEU, il est clair par les lumières de la raison, (indépendamment de la foi qui est toute autre chose) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'être suprême.

Comme le plus grand des maux physiques est la mort, le plus grand des maux en morale est assurément la guerre; elle traîne après elle tous les crimes, calomnies dans les déclarations, perfidies dans les traités, la rapine, la dévastation, la douleur & la mort sous toutes les formes.

Tout cela est un mal physique pour l'homme, & n'est pas plus mal moral par rapport à DIEU, que la rage des chiens qui se mordent. C'est un lieu commun, aussi faux que faible, de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entrégorgent; les loups, les chiens, les chats, les coqs, les cailles, &c. se battent entre eux, espèce contre

espèce ; les araignées de bois se dévorent les unes les autres : tous les mâles se battent pour les femelles. Cette guerre est la suite des lois de la nature, des principes qui sont dans leur sang ; tout est lié, tout est nécessaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie l'un portant l'autre, c'est-à-dire, que de mille enfans nés dans un mois, les uns étant morts au berceau, les autres ayant vécu jusqu'à trente ans, d'autres jusqu'à cinquante, quelques-uns jusqu'à quatre-vingts, faites ensuite une règle de compagnie, vous trouvez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre, ou qu'on meure de la fièvre ? la guerre emporte moins de mortels que la petite vérole. Le fléau de la guerre est passager, & celui de la petite vérole règne toujours dans toute la terre à la suite de tant d'autres ; & tous les fléaux sont tellement combinés que la règle des vingt-deux ans de vie est toujours constante en général.

L'homme offense DIEU en tuant son prochain, dites-vous. Si cela est, les conducteurs des nations sont d'horribles criminels : car ils font égorger, en invoquant DIEU même, une foule prodigieuse de leurs semblables, pour de vils intérêts, qu'il vaudrait mieux abandonner. Mais comment offensent-ils DIEU ? (à ne raisonner qu'en philosophes) comme les tigres & les crocodiles l'offensent ; ce n'est pas DIEU assurément qu'ils tourmentent, c'est leur prochain ; ce n'est qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand chemin ne saurait voler DIEU. Qu'importe à l'être

éternel qu'un peu de métal jaune soit entre les mains de *Jérôme* ou de *Bonne-Aventure ?* nous avons des désirs nécessaires, des passions nécessaires pour les réprimer ; tandis que sur notre fourmillière nous nous disputons un brin de paille pour un jour, l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables, sous lesquelles est rangé l'atome qu'on nomme la terre.

BIEN, TOUT EST BIEN.

Je vous prie, Messieurs, de m'expliquer le *tout est bien*, car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il, *tout est arrangé*, *tout est ordonné*, suivant la théorie des forces mouvantes ? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre ? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par rapport à DIEU & le réjouissent ? Je ne crois point cette horreur ni vous non plus.

De grâce, expliquez-moi le *tout est bien*. *Platon* le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tetraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre, &c ?

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes ; il l'était auparavant : il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa Théodicée, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, selon notre coutume : & puisque l'Évangile ne nous a rien révélé sur cette question, nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz, qui parle de tout, a parlé du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la désobéissance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens nécessaires de toute la félicité possible. *Calla calla señor don Carlos : todo che se haze es por su bien.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire, dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchissement être brûlé dans

l'éternité des siècles : ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre : aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien, & & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'*Apollon ;* mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fièvre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'Église, qui, dans son chap. XIII de *la colère de* DIEU, fait parler ainsi *Epicure :* « Ou DIEU veut ôter le mal » de ce monde, & ne le peut ; ou il le peut, » & ne le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne » le veut ; ou enfin il le veut & le peut. S'il » le veut & ne le peut pas, c'est impuissance, » ce qui est contraire à la nature de DIEU ; » s'il le peut & ne le veut pas, c'est méchan- » ceté, & cela est non moins contraire à sa » nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est » à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le » veut & le peut, (ce qui seul de ces partis » convient à DIEU) d'où vient donc le mal » sur la terre ? »

L'argument est pressant : aussi *Lactance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle

laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont personne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & de législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perses. Les manichéens adoptèrent, comme on sait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & fesant un traité comme les deux médecins de *Molière :* passez-moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'Eglise, que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers anges, & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévien

en disant que l'ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré: DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine; & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici; c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vîte: ils y allèrent, on les y laissa; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la

galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vîte de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre *des moralistes*, vous y verrez ces paroles :

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes » des défauts de la nature. Comment est-elle » sortie si impuissante & si défectueuse des » mains d'un être parfait ? mais je nie qu'elle » soit défectueuse..... sa beauté résulte des » contrariétés, & la concorde universelle naît » d'un combat perpétuel..... Il faut que chaque » être soit immolé à d'autres ; les végétaux » aux animaux, les animaux à la terre.... & » les lois du pouvoir central & de la gravi- » tation qui donnent aux corps célestes leur » poids & leur mouvement, ne seront point » dérangées pour l'amour d'un chétif animal, » qui tout protégé qu'il est par ces mêmes » lois, sera bientôt par elles réduit en pous- » sière. »

Bolingbroke, *Shaftesbury* & *Pope* leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des lois immuables ; qui ne le sait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez, après tous les petits enfans, que

les mouches ſont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pie-grièches, les pie-grièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpèce; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une mécanique admirable: des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang; ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urètres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction newtonnienne; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un mécaniſme néceſſaire; & par le même mécaniſme, je meurs dans des tourmens affreux: *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope*, dans ſa quatrième épître ſur le tout eſt bien; *s'il y a*

des maux particuliers, ils compoſent le bien général.

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort & de la damnation.

La chute de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *ſanté générale*; mais *Shaftesbury* & *Bolingbroke* ont oſé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point: il eſt clair que leur ſyſtème ſape la religion chrétienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtème a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires: à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inondent. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtème eſt conſolant. DIEU, dit *Pope*, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atome, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de ſavon ou un monde ſe former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ſes lois éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éter-

nelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce système du *tout est bien* ne représente l'auteur de toute la nature que comme un roi puissant & malfesant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême : aussi ne savons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, cela n'est pas clair. Imposons sur-tout silence aux scélérats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures, en recourant à la foi & à la Providence. (*a*)

(*a*) Voyez le poëme sur le *désastre de Lisbonne* ; vol. de *Poëmes*,

« Mon malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être, &c. »

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'être des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système, je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner.

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIÈRE.

L'ÉVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amasser des trésors & de conserver leurs biens temporels. (a) *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra.* -- (b) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* -- (c) *Et omnis qui reliquit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix ; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire* & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix : *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'Église possédait déjà des biens-fonds con-

(a) *Matth.* chap. VI, v. 19.

(b) Ibid. v. 25.

(c) Ibid. v. 29.

sidérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'Église acquit de riches terres. *St Jérôme* s'en plaignit dans une de ses lettres à *Eustochie*. « Quand vous les voyez, dit-il, » aborder d'un air doux & sanctifié les riches » veuves qu'ils rencontrent, vous croiriez que » leur main ne s'étend que pour leur donner » des bénédictions; mais c'est au contraire pour » recevoir le prix de leur hypocrisie. »

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodosien*, fut révoquée par *Martien* & par *Justinien*.

Justinien, pour favoriser les ecclésiastiques, défendit aux juges par sa novelle XVIII, chap. II, d'annuller les testamens faits en faveur de l'Église, quand même ils ne seraient pas revêtus des formalités prescrites par les lois.

Anastase avait statué en 491, que les biens d'Église se prescriraient par quarante ans. *Justinien* inséra cette loi dans son code; (*d*) mais ce prince qui changea continuellement la jurisprudence, étendit cette prescription à cent ans. Alors quelques ecclésiastiques, indignes de leur profession, supposèrent de faux titres; (*e*)

(*d*) Cod. tit. *de fund. patrimon.*

(*e*) Cod. loi XXIV. *de sacro sanctis ecclesiis.*

ils tirèrent de la poussière de vieux testamens, nuls selon les anciennes lois, mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusque-là avaient été regardées comme sacrées, furent envahies par l'Église. Enfin, l'abus fut si criant, que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase* par sa novelle CX XI, chap. VI.

Les tribunaux français ont long-temps adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'Église n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilége en France.

Pour les immeubles, presque tous les rois de France, depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Agueſſeau*. Depuis cet édit, l'Église ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

Les biens d'Église pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en faisaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on par-

tagea les biens de l'Église en quatre parts; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel temps saisie serait faite du sixième de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort, &c.

En France l'Église n'aliéne pas valablement ses biens sans de grandes formalités, & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation: on juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'Église; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime, *melius est non habere titulum, quàm habere vitiosum.* On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur, dont le titre n'est pas en forme, est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, soit une présomption de mauvaise foi? Doit-

on dépouiller le poſſeſſeur ſur cette préſomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de ſon père, le poſſède avec mauvaiſe foi, parce que celui de ſes ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité?

Les biens de l'Égliſe néceſſaires au maintien d'un ordre reſpectable, ne ſont point d'une autre nature que ceux de la nobleſſe & du tiers-état; les uns & les autres devraient être aſſujettis aux mêmes règles. On ſe rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette juriſprudence équitable.

Il ſemble que les prêtres & les moines qui aſpirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir de procès; (*f*) *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

St Baſile entend ſans doute parler de ce paſſage, lorſqu'il dit (*g*) qu'il y a dans l'évangile une loi expreſſe, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce paſſage. (*h*) *Jubet Chriſtus ne litigemus, nec ſolum jubet, ſed in tantum hoc jubet ut ipſa nos de quibus lis eſt, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a auſſi réitéré ces défenſes. *Epiſcopus nec provocatus de rebus tranſitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'eſt pas juſte qu'un

(*f*) *Matth.* Chapitre V, v. 40.

(*g*) Homel. *de legend. græc.*

(*h*) *De gubern. Dei*, l. III. pag. 47. édit. de Paris 1645.

évêque abandonne ses droits ; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole, parce qu'il est prêtre.

(*Ces deux sections sont de M. Christin, célèbre avocat au parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.*)

SECTION III.

De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.

Il en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'empire, comme de la pluralité des femmes : c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, serait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles*

le chauve lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de St Germain-des-Prés-lès-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'église posséder plusieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à la fois celles de St Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri & quelques autres. On ne saurait trop en avoir; car si on est un saint, on édifie plus d'ames; & si on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce temps-là ces abbés fussent commendataires; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel* & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commendataire & un abbé qu'on appelle *régulier*? La même qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouir, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouir aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithême* dans une de ses harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

Neglecto superûm cultu spretoque tonantis
Imperio, Baccho indulgent Venerique nefandæ, &c.

En voici une traduction, ou plutôt une imi-

tation faite par une bonne ame, quelque temps après *Jean Trithéme*.

« Ils se moquent du ciel & de la providence,
» Ils aiment mieux Bacchus & la mère d'amour;
» Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
» Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
» Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris;
» L'or est sur leurs catins qu'on paye au plus haut prix:
» Et passant mollement de leur lit à la table,
» Ils ne craignent ni lois, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithéme, comme on voit, était de très-méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars : *Ce ne sont pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithéme*.

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai*, qu'ils l'avaient été par l'abbé *Trithéme*. Il leur applique, dans son apocalypse de *Méliton*, ces paroles d'*Osée* : *Vaches grasses qui frustrez les pauvres, qui dites sans cesse : Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par son saint nom que voici les jours qui viendront sur vous; vous aurez agacement de dents & disette de pain en toutes vos maisons.*

La prédiction ne s'est pas accomplie; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute

l'Europe, en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inspiré plus de décence.

Il faut convenir, malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en science & en vertu ; que s'ils ont fait de grands maux, ils ont rendu de grands services, & qu'en géral on doit les plaindre encore plus que les condamner.

SECTION IV.

TOUS les abus grossiers qui durèrent dans la distribution des bénéfices, depuis le dixième siècle jusqu'au seizième, ne subsistent plus aujourd'hui ; & s'ils sont inséparables de la nature humaine, ils sont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un *Maillard* ne dirait plus en chaire : *O domina, quæ facis placitum domini episcopi, &c. O Madame, qui faites le plaisir de monsieur l'évêque, si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame sa mère était fort privée de monsieur l'évêque.*

On n'entend plus en chaire un cordelier *Menot* criant : *Deux crosses, deux mitres, & adhuc non sunt contenti. Entre vous, Mesdames, qui faites à monsieur l'évêque le plaisir que savez, & puis dites : Oh, oh ! il fera du bien à mon fils, ce sera un des mieux pourvus en l'Eglise. Isti pronotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia,*

& sunt simoniaci, & sacrilegi & non cessant arripere beneficia incompatibilia, idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabantur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro compensatione.

« Si ces protonotaires, qui ont des dis-
» penses pour trois ou même quinze bénéfices,
» sont simoniaques & sacriléges, & si on ne
» cesse d'accrocher des bénéfices incompatibles,
» c'est même chose pour eux. Il vaque un
» bénéfice ; pour l'avoir on vous donnera une
» poignée d'autres bénéfices, un archidiaco-
» nat, des abbayes, deux prieurés, quatre
» ou cinq prébendes, & tout cela pour faire
» la compensation. »

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi : « Dans quatre plaideurs qu'on
» rencontre au palais, il y a toujours un
» moine ; & si on leur demande ce qu'ils font
» là, un clericus répondra : notre chapitre
» est bandé contre le doyen, contre l'évêque
» & contre les autres officiers, & je vais après
» les queues de ces messieurs pour cette af-
» faire. Et toi, maître moine, que fais-tu
» ici ? Je plaide un abbaye de huit cents livres
» de rente pour mon maître. Et toi, moine
» blanc ? Je plaide un petit prioré pour moi.
» Et vous, mendians, qui n'avez terre, ni
» sillon, que battez-vous ici le pavé ? Le
» roi nous a octroyé du sel, du bois & autres
» choses : mais ses officiers nous les dénient.
» Ou bien, un tel curé par son avarice &
» envie

» envie nous veut empêcher la sépulture & la » dernière volonté d'un qui est mort ces jours » passés, tellement qu'il nous est force d'en » venir à la cour. »

Il est vrai que ce dernier abus, dont retentissent tous les tribunaux de l'Église catholique romaine, n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encore, c'est celui d'avoir permis aux bénédictins, aux bernardins, aux chartreux même, d'avoir des mainmortables, des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne,

Esclavage de la personne,

Esclavage des biens,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux

moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'eſclavage réel eſt celui qui eſt affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maiſon dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur ſerf pour jamais. Il eſt arrivé quelquefois qu'un négociant français, père de famille, attiré par ſes affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maiſon à loyer pendant une année, & étant mort enſuite dans ſa patrie, dans une autre province de France, ſa veuve, ſes enfans ont été tout étonnés de voir des huiſſiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *St Claude*, & chaſſer une famille entière de la maiſon de ſon père.

L'eſclavage mixte eſt celui qui étant compoſé des deux, eſt ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oſeraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémiſſans dans un triple eſclavage ſous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté! chacun demande comment les gouvernemens ſouffrent ces fatales contradictions? C'eſt que les moines ſont riches, & leurs eſclaves ſont pauvres. C'eſt que les moines, pour conſerver leur droit d'*Attila*, font des préſens aux commis, aux maîtreſſes de ceux qui pourraient interpoſer leur autorité pour réprimer une telle oppreſſion. Le fort écraſe toujours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines ſoient les plus forts?

Quel horrible état que celui d'un moine

dont le couvent est riche ! la comparaison continuelle qu'il fait de sa servitude & de sa misère avec l'empire & l'opulence de l'abbé, du prieur, du procureur, du secrétaire, du maître des bois, &c. lui déchire l'ame à l'église & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ses vœux imprudens & absurdes : il se désespère ; il voudrait que tous les hommes fussent aussi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures, il l'emploie en fesant de fausses chartes pour plaire au sous-prieur ; il accable les payśans qui ont le malheur inexprimable d'être vassaux d'un couvent : étant devenu bon faussaire, il parvient aux charges : & comme il est fort ignorant, il meurt dans le doute & dans la rage.

BLASPHÈME.

C'EST un mot grec qui signifie, *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démosthènes*. De là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer*. *Blasphème* ne fut employé dans l'Église grecque que pour signifier *injure faite à* DIEU. Les Romains n'employèrent jamais cette expression, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonymes. *Blasphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilége*. on dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de* DIEU, c'est un blasphémateur ;

mais on ne dira pas, c'eſt un ſacrilége. L'homme ſacrilége eſt celui qui ſe parjure ſur l'Évangile, qui étend ſa rapacité ſur les choſes ſacrées, qui détruit les autels, qui trempe ſa main dans le ſang des prêtres.

Les grands ſacriléges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & ſur-tout les ſacriléges avec effuſion de ſang.

L'auteur des *inſtituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèſe-majeſté divine au ſecond chef, l'inobſervation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobſervation accompagnée d'un mépris marqué; car la ſimple négligence eſt un péché, mais non pas un ſacrilége, comme il le dit. Il eſt abſurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la ſimonie, l'enlèvement d'une religieuſe, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'eſt un grand exemple des erreurs où tombent les juriſconſultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des lois, ſe mêlent d'interpréter celles de l'État.

Les blaſphèmes prononcés dans l'ivreſſe, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une converſation indiſcrète, ont été ſoumis par les légiſlateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les lois de France condamnent les ſimples blaſphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la ſeconde, triple pour la troiſième, quadruple pour la quatrième. Le coupable eſt mis au carcan pour la cinquième récidive, au carcan encore pour la ſixième, & la lèvre ſupérieure eſt coupée avec un fer chaud; & pour la ſeptième fois on lui coupe la langue.

Il fallait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toujours arbitraires ; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compassion ; & cette compassion est d'une justice étroite : car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse, comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'est qu'un assassinat commis avec le glaive de la justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphème dans un pays, fut souvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth*, d'*Oshireth* & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête, & ne se sera point mis à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper, il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots tyriens se moquaient des absurdités égyptiaques. Une servante de cabaret l'aura entendu ; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité sur la poitrine ; & on sait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blasphémateur tyrien à une mort affreuse & confisque son vaisseau. Ce marchand était re-

gardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphème à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San-Gennaro, soit piété dans Londres, dans Amsterdam, dans Stockolm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Basle, dans Hambourg. Il est encore plus triste que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je, des dix mille Juifs qui sont à Rome, il n'y en a pas un seul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blasphèment; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (*a*) qui la rempliſſaient

(*a*) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

du temps de *Trajan*, croient fermement que les Juifs s'assemblent les samedis dans leurs synagogues pour blasphémer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain, qui dit que la Sainte Vierge est née dans le péché originel, quoique les dominicains aient une bulle du pape qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée, & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *St Thomas* d'Aquin.

La première origine de la scission faite dans les trois quarts de la Suisse, & dans une partie de la Basse-Allemagne, fut une querelle dans l'église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom, & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, selon l'usage de ce temps-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il fallait exterminer les jacobins blasphémateurs qui croyaient la Sainte Vierge née en péché mortel, & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils : l'ivrogne jacobin lui dit tout haut, vous en avez menti, blasphémateur vous-même. Le cordelier descend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adversaire, & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne & en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST

à un de leurs frères lais nommé *Jetzer*; ce fut la Sainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération; mais elle emprunta la main du sous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère lai, exposé tout en sang sur l'autel des dominicains de Berne, à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au sacrilége: les moines, pour l'apaiser, le communièrent au plus vîte avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie. (*b*)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Lausanne d'un sacrilége horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines; quatre d'entr'eux furent brûlés à Berne, le 31 mai 1509, à la porte de Marsilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire qui détermina enfin les Bernois à choisir une religion, mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques, mais dans laquelle ils seraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de semblables sacriléges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

Les jésuites ont soutenu pendant cent ans que les jansénistes étaient des blasphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres de cachet.

(*b*) Voyez les *Voyages de Burnet*, évêque de Salisbury, l'*Histoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat*, professeur à Lausanne, *le procès verbal de la condamnation des dominicains*, & *l'original du procès* conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*. Puisse-t-il être par-tout; personne ne le connaissait en France il y a vingt ans.

Les

Les jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que tous les honnêtes gens blasphèment contre lui, & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui, & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais, en aucun pays de la terre, chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême, éternel & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité, qu'on fit boire la ciguë à *Socrate*, puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hasard de ne pas reconnaître les dieux secondaires; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire, les joviens qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II. Dryden* a dit:

This side to day and the other to morrow burns
And they are all god's almigthy in their turn's.

Tel est chaque parti, dans sa rage obstiné,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

BLED OU BLÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Origine du mot & de la chose.

Il faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain, il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du temps de *César ;* où avaient-ils pris ce mot de *blé ?* On prétend que c'eſt de *bladum*, mot employé dans la latiniré barbare du moyen âge, par le chancelier *Deſvignes*, *de Vineis*, à qui l'empereur *Frédéric II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces ſiècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudeſques latiniſés. *Bladum* venait donc de notre *blead*, & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens diſaient *biada ;* & les pays où l'ancienne langue romance s'eſt conſervée, diſent encore *blia*.

Cette ſcience n'eſt pas infiniment utile ; mais on ſerait curieux de ſavoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le ſemer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Eſpagne, les Eſpagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce préſent aux Grecs ? C'était autrefois *Cérès* ſans doute ; & quand on a

remonté à *Cérès*, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Ishet* ou *Isis* qui en gratifia l'Egypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoniathon assure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or, son *Thaut* est à peu près du temps de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien, & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et, chose encore plus étrange, nous sommes si ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons-nous une seule en l'honneur de *Noé*, notre bienfaiteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les châtaignes, les nèfles dans l'Occident. Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire: car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philosophes dont nous estimons

les talens, & dont nous ne suivons point les systèmes, ont prétendu, dans l'*Histoire naturelle du chien*, page 195, que les hommes ont fait le blé; que nos pères, à force de semer de l'yvraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera, nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens se moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puisque c'est notre nourriture principale, le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière, que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée, il pourrait espérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs salons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misère.

SECTION II.

Richesse du blé.

Dès qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre

rue tous les voisins & les voisines qui demandent : combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien sa fille aura-t-elle en mariage, &c? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moissons que l'Espagne? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile? La grande question est de savoir si un pays purement agricole est plus riche qu'un pays purement commerçant?

La supériorité du pays de blé est démontrée par le livre aussi petit que plein de M. *Melon*, le premier homme qui ait raisonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraison universelle du système de *Law*. M. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains instruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorsqu'après plusieurs siècles qu'il est difficile de compter au juste, les habitans eurent trouvé le secret de faire servir à la fécondité du sol un fleuve destructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Egypte, aux insectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même mêlée d'une bourbe noire ne pouvait désaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenses, & un temps prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, &

changer les cavernes des rochers en vaſtes bâtimens.

Tout cela eſt plus étonnant que des pyramides ; tout cela fait, voilà un peuple ſûr de ſa nourriture avec le meilleur blé du monde, ſans même avoir preſque beſoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraiſſe de la volaille ſupérieure à celle de Caux. Il eſt vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun beſoin réel des autres peuples.

Les Arabes ſes voiſins au contraire ne recueillent pas un ſetier de blé depuis le déſert qui entoure le lac de Sodome & qui va juſqu'à Jéruſalem, juſqu'au voiſinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad ; ce qui compoſe un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils diſent : Nous avons des voiſins qui ont tout le néceſſaire ; allons dans l'Inde leur chercher du ſuperflu ; portons-leur du ſucre, des aromates, des épiceries, des curioſités ; ſoyons les pourvoyeurs de leurs fantaiſies, & ils nous donneront de la farine. Ils en diſent autant des Babyloniens ; ils s'établiſſent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé ; & en étant toujours leurs ſerviteurs, ils reſtent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouiſſent, & les Arabes les ſervent : la terre à blé demeure toujours la ſeule riche ; le ſuperflu de ſon froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'induſtrie. Le poſſeſſeur du blé impoſe donc toujours la loi à celui qui a beſoin de pain ; & *Midas* aurait donné tout ſon or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en eſt point une. Les viciſſitudes de ce monde ont tellement tout bouleverſé, que les habitans d'un marais, perſécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquiſition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produiſent des épiceries devenues auſſi néceſſaires aux riches que le pain l'eſt aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume & des perles à Memphis & à Babylone : les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Aſie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui eſt réellement poſſeſſeur du blé ? C'eſt le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le ſimple agriculteur de Chaldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de ſon froment. C'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en feſait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel eſt le Hollandais ; il achète par-tout & revend par-tout ; il n'y a point pour lui de mauvaiſe récolte ; il eſt toujours prêt à ſecourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, ſobres, à l'abri de toute vexation, exemps de toute crainte, s'établiſſent dans un port ; que leurs vaiſſeaux ſoient bons, que leur équipage ſache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils faſſent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils fa-

chent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais.

SECTION III.

Histoire du blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne sais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (*a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorsque les Normands, qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre, lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais, quand *Edouard III* détruisit les moissons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangaient la Picardie; enfin, tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, & égorgaient pères, mères & enfans, pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azyme les Dimanches?

Comment on fesait? Le peuple ne mangeait

(*a*) C'était un *Chilpéric*. La chose arriva l'an 562.

pas la moitié de son besoin ; on se nourrissait très-mal ; on périssait de misère ; la population était très-médiocre ; des cités étaient désertes.

Cependant vous voyez encore des prétendus historiens qui vous répètent que la France possédait vingt-neuf millions d'habitans du temps de la St Barthelemi.

C'est apparemment sur ce calcul que l'abbé *de Caveirac* a fait l'apologie de la St Barthelemi ; il a prétendu que le massacre de soixante & dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors florissant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité est que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était excessivement misérable, ainsi que l'Allemagne.

Dans le court espace du règne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'administration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Aussitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de si heureuses moissons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaise ; le peuple alors fut dans le cas de Mlle *Bernard*, qui avait vendu ses chemises & ses draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre son collier à perte pour avoir des draps & des chemises. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le ministère défendit l'exportation; & cette loi ne fut point révoquée. Mais sous *Henri IV*, sous *Louis XIII* & sous *Louis XIV*, non-seulement la loi fut souvent éludée, mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient bien fournis, il expédiait des permissions particulières sur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permissions firent souvent murmurer le peuple; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette, elle était toujours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie. (1)

Cependant année commune, la France avait de quoi se nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toujours; (& il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins) mais la France depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante; c'était son excellent vin de Bourgogne, le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord, de son huile, de ses fruits, de son sel, de ses toiles, de ses draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même

(1) Mais cela n'est arrivé que par la faute du ministère, qui se mêlant de faire des règlemens sur le commerce des blés, donnait droit au peuple de lui imputer les disettes qu'il éprouvait. Le seul moyen d'empêcher ces disettes est d'encourager par la liberté la plus absolue le commerce & les emmagasinemens de blé, de chercher à éclairer le peuple & à détruire le préjugé qui lui fait détester les marchands de blé.

de Tours, de ſes rubans, de ſes modes de toute eſpèce, enfin des progrès de l'induſtrie. Le pays eſt ſi bon, le peuple ſi laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'État. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de ſa force.

Le blé reſta toujours à vil prix: la main-d'œuvre par conſéquent ne fut pas chère; le commerce proſpéra; & on cria toujours contre la dureté du temps.

La nation ne mourut pas de la diſette horrible de 1709; elle fut très-malade, mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua abſolument; il fallut que les Français en achetaſſent de leurs ennemis même; les Hollandais en fournirent ſeuls autant que les Turcs.

Quelques déſaſtres que la France ait éprouvés; quelques ſuccès qu'elle ait eus; que les vignes aient gelé, ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jéruſalem céleſte, le prix du blé a toujours été aſſez uniforme; &, année commune, un ſetier de blé a toujours payé quatre paires de ſouliers depuis *Charlemagne*. (2)

Vers l'an 1750 la nation raſſaſiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'hiſtoires romaneſques, de réflexions morales plus romaneſques encore, & de diſputes théologiques ſur la grâce & ſur les convulſions, ſe mit enfin à raiſonner ſur les blés.

(2) Mais il y a eu ſouvent d'énormes différences d'une année à l'autre, & c'eſt ce qui cauſe la misère du peuple parce que les ſalaires n'augmentent pas à proportion.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On supposa, au sortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin, le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. (3)

Aussitôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du temps de *Henri IV*; on vendit un peu trop; une année stérile survint; Il fallut pour la seconde fois que Mlle *Bernard* revendît son collier pour avoir ses draps & ses chemises. Alors quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'is avaient demandée : ce qui fait voir combien il est difficile de contenter tout le monde & son père.

Des gens de beaucoup d'esprit, & d'une bonne volonté sans intérêt, avaient écrit avec autant de sagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit & des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & M. l'abbé *Gagliani* napolitain réjouit la nation française sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans, & aussi instruc-

(3) Cette liberté ne fut que limitée, il ne sortit que très-peu de blé & bientôt les mauvaises récoltes rendirent toute exportation impossible. Il résulterait deux grands biens d'un liberté absolue de l'exportation, l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande constance dans le prix du grain.

tifs que nos meilleurs livres ſérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaiſir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partiſans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le réſultat fut que les lecteurs ne ſurent plus où ils en étaient : la plupart ſe mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de ſuite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne ſurent pas diſtinguer davantage le froment du ſeigle. Les habitués de paroiſſe continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION IV.

Des blés d'Angleterre.

Les Anglais, juſqu'au dix-ſeptième ſiècle, furent des peuples chaſſeurs & paſteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en ſelle raſe avec un bridon : l'autre moitié nourriſſait des moutons & préparait les laines. Les ſiéges des pairs ne ſont encore que de gros ſacs de laine, pour les faire ſouvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'apercevoir au temps de la reſtauration qu'ils avaient auſſi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère juſqu'alors labouré que pour leurs beſoins. Les trois quarts d'Irlande ſe nourriſſaient de pommes de terre, appelées alors *potatòs*, & par les Français *topinambous*, &

ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens :

Si l'époux d'Eve la féconde
Au pays d'Ecosse était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre auvergnac & limousin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre anglais en mange à peine une avec du fromage, & boit d'une bière aussi nourrissante que dégoûtante, qui l'engraisse.

On peut encore, sans raillerie, ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé long-temps leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses, hautes d'un demi-pied sur le front, & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme ; de sorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé M. *des Soupirs*, secouait sa perruque sur le théâtre, on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel, il faut savoir qu'en 1689, la première année du règne de *Guillaume* & de *Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé, & même de mauvaises eaux-de vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu. (4)

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit shelings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq shelings = 6 liv. de France; à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze shelings, on donnait de récompense trois shelings & six sous = 3 l. 12 s. de France. Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permise. Ce règlement a éprouvé quelques variations;

(4) Cette prime ne pouvait avoir d'autre effet que de tenir le blé en Angleterre au-dessus du taux naturel. En la considérant relativement à la culture, elle a pour objet de faire cultiver plus de terres en blé qu'on n'en cultiverait sans cela, ce qui est une perte réelle parce qu'on ferait rapporter à ces mêmes terres des productions d'une valeur plus grande. Il n'est juste d'encourager la culture du blé aux dépens d'une autre culture que dans les pays où la récolte ne suffit pas année commune à la subsistance du peuple, parce que ce serait un mal pour une nation de ne pas être indépendante des autres pour la denrée de nécessité première, du moins tant que les préjugés mercantiles subsisteront.

mais enfin le réſultat en a été un profit immenſe. On a vu par un extrait de l'exportation des grains, préſenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. ſterling, qui font cent ſoixante & dix millions trois cents trente-trois mille ſoixante & dix-huit livres de France. Et ſur cette ſomme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait ſa fortune à ſa culture qu'elle avait trop long-temps négligée; mais auſſi elle la devait à ſon terrain. Plus ſa terre a valu, plus elle s'eſt encore améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs & d'engrais. Enfin, on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais auſſi la France a preſque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'eſt que d'un cinquième plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui eſt bien compenſé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION V.

Mémoire court ſur les autres pays.

L'ALLEMAGNE eſt comme la France; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres ſtériles; les pays voiſins du Rhin & du Danube,

nube, la Bohème, sont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'espagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en regorgent; on les transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie; le reste ne produit que du seigle; les provinces septentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecosse encore moins.

La Flandre autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonais dont les papes se sont emparés, parce qu'il était à leur bienséance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin, & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople, c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise, en supposant que la *terre promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès*; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi bien la terre que du temps d'*Hiéron*, qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume

de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est guère plus riche ; elle a peu de froment ; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire ; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année & du besoin du moment.

Résumé.

Suivez le précepte d'*Horace* : ayez toujours une année de blé par devers vous ; *provisæ frugis in annum*.

SECTION VI.

Blé, grammaire, morale.

On dit proverbialement, *manger son blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine sur un tas de blé*. Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle comme on gouvernait du temps d'*Albouin*, de *Gondebald*, de *Clodevik*, nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des lois de *Dagobert*, quand nous avons les œuvres du chancelier d'*Agueſſeau*, les diſcours de MM. les gens du roi. *Montclar*, *Servant*, *Caſtillon*, *la Chalotais*, *du Paty*, &c.

Ne nous cite plus les miracles de *St Amable*, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laiſſe pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, ſonge dans quel ſiècle nous vivons.

Si jamais on aſſaſſine à coups de piſtolet un maréchal d'*Ancre*, ne fais point brûler ſa femme en qualité de ſorcière, ſous prétexte que ſon médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérir de ſes vapeurs.

Diſtingue toujours les honnêtes gens qui penſent, de la populace qui n'eſt pas faite pour penſer.

Si l'uſage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & ſi en chemin tu rencontres quelques gens d'eſprit, avertis-les par un ſigne de tête, par un coup d'œil que tu penſes comme eux; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu à peu toutes les ſuperſtitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les lois doivent être pour tout le monde;

mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de *Bayle* meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à *Bayle*, ni à *Bayle* comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encore du gland, laisse-les en manger; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.

BOEUF APIS (PRÊTRES DU).

HÉRODOTE raconte que *Cambyse* après avoir tué de sa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres: il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes gens qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*)

BOIRE A LA SANTÉ.

D'OU vient cette coutume? est-ce depuis le temps qu'on boit? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

(*) Voyez *Apis*.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne signifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien; mais je bois avant vous pour que vous buviez; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans *Martial* :

Nævia sex cyathis, septem Justina bibatur.
Six coups pour Nevia, sept au moins pour Justine.

Les Anglais, qui se sont piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'est ce qu'ils appellent *toster*; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est tostable ou non, si elle est digne qu'on la toste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste*, pour le retour de sa santé. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit, vous lisez dans *Horace* :

Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te mensis adhibet Deum.
Te multâ prece; te prosequitur mero
Defuso pateris: & laribus tuum
Miscet numen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias

Præstes Hesperiæ : dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi,
Quum sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins, le Dieu de l'alégresse,
Que nos tables soient tes autels.
Préside à nos jeux solennels
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours soient sans fin.
C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore ;
Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore
Entre les bras du Dieu du vin. (*a*)

On ne peut, ce me semble, faire entendre plus expressément ce que nous entendons par ces mots : *Nous avons bu à la santé de votre majesté.*

C'est de-là probablement que vint, parmi nos nations barbares, l'usage de boire à la santé de ses convives ; usage absurde, puisque vous videriez quatre bouteilles sans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la santé du roi*, s'il ne signifie pas ce que nous venons de voir ?

Le dictionnaire de Trévoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la santé de ses supérieurs en leur présence.* Passe pour la France & pour l'Allemagne ; mais en Angleterre c'est un usage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

On sait de quelle importance il est en Angleterre de boire à la santé d'un prince qui

(*a*) *Dacier* a traduit *sicci* & *uvidi* dans nos prières du soir & du matin.

prétend au trône ; c'est se déclarer son partisan. Il en a coûté cher à plus d'un écossais & d'un irlandais pour avoir bu à la santé des *Stuarts*.

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à sa santé, mais à sa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que *Cork* en anglais signifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce sont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, & sur-tout à leur *mémoire* ; que c'est une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'est que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroisse de Sainte-Foi, qui publia *la divine potion pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé, avec des argumens clairs & solides contre cette coutume criminelle, le tout pour la satisfaction du public ; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut* 1648.

Notre révérend père *Garasse*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père

Nonotte n'ont rien de supérieur à ces profondeurs anglaises. Nous avons long-temps lutté, nos voisins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie ? & comment son bras & sa main se remuaient à sa volonté ? Il répondit bravement qu'il n'en savait rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre ; & il avoua encore qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Musshembroek* lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu ? sait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique

ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi, & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs docteurs ont dit : Que ne sais-je pas ? *Montagne* disait : Que sais-je !

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras-tu par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ? &c. (*)

BOUC.

Bestialité, sorcellerie.

Les honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs feraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie* : (*a*) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(*b*) *Sortez de Babylone*, dit *Jérémie* aux chefs

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme*, volume de *Poëmes*.

(*a*) Chap. X, v. 3.

(*b*) Chap. L, v. 8.

du peuple ; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince.*

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs rois *boucs* ; ils consacrèrent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité : c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shotim d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, aient à la fois immolé & adoré des boucs. On sait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jusqu'au nom même d'*Hazazel*, ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus singulier ; il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaë* avec son taureau. *Hérodote* raconte que lorsqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que *Plutarque* & *Pindare*, qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire qu'on présentait des femmes

au bouc consacré. (c) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent sur vos lèvres
Les doux baisers que je prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris des chèvres ?

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (d) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent passionnées pour des boucs, & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, (e) & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. (f) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné (g) que quiconque se sera rendu coupable de cette turpitude, sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel

(c) M. *Larcher* du collége Mazarin, a fort approfondi cette matière.

(d) Liv. II. Paralip. ch. XI, v. 15.

(e) Levit. chap. XVII, v. 7.

(f) Chap. XVIII, v. 23.

(g) Chap. XX ; v. 15 & 16.

que l'homme & la femme ; il eſt dit que le ſang retombera ſur eux tous.

C'eſt principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureuſement néceſſaires au peuple hébreu. C'eſt aux boucs & aux chèvres, aux aſirim, qu'il eſt dit que les Juifs ſe ſont proſtitués ; *aſiri*, un bouc & une chèvre ; *aſirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans pluſieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un déſert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne ſait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre & dans pluſieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans ſa troiſième églogue : le *novimus & qui te tranſverſa tuentibus hircis* n'eſt que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte & dans les ſables d'une partie de la Paleſtine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans & de quelques autres monſtres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la ſorcellerie paſſa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *ſabbatum* chez les Romains l'eſpèce de ſorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainſi leur jour ſacré avec leurs ſecrets infames. C'eſt de-là qu'enfin être ſorcier & aller au ſabbat, fut la même choſe chez les nations modernes.

De miſérables femmes de village trompées par des fripons, & encore plus par la faibleſſe de leur

imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouse de vache, & de poil de chèvre, elles allaient au sabbat sur un manche à balai pendant leur sommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *Disquisitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquisition, cité par *Del Rio*, (*h*) dit que les sorcières appellent le bouc *Martinet*. Il assure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait sur son dos & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *la noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les mystères des sorciers étaient écrits. J'en ai vu un à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs *l'alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indéchiffrables, tels à peu près que ceux de l'Almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus sorciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des sorciers. Le jésuite *Del Rio*, docteur de Lou-

(*h*) *Del Rio*, pag. 190.

vain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599 : il assure que tous les hérétiques sont magiciens ; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (*i*) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes*, (*k*) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la sorcellerie, est un nommé *Boguet*, grand juge en dernier ressort d'une abbaye de St Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des sorcières & des sorciers : le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces sorcières sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus sorciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

(*i*) Pag. 180.

(*k*) Pag. 181.

(*) Voyez *Bekers*

BOUFFON, BURLESQUE,

Bas comique.

Il était bien subtil ce scoliaste qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* est due à un petit sacrificateur d'Athènes nommé *Bupho*, qui lassé de son métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appela *bouffonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre, *boufonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les Grecs ne fut appelée *boufonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine sage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le sacrificateur subalterne, ou plutôt le boucher sacré, prêt d'immoler un bœuf, s'enfuyait comme saisi d'horreur, pour faire souvenir les hommes que dans des temps plus sages & plus heureux on ne présentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce sang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis long-temps chez les Italiens & chez les Espagnols; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator*; mime, farceur, jongleur. *Ménage* après *Saumaise* le

dérive de *bocca infiata*, bourſouflé ; & en effet on veut dans un bouffon un viſage rond & la joue rebondie. Les Italiens diſent *bufo magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaiſant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuſer la populace. C'eſt par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'eſprit humain. *Theſpis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux ſeizième & dix-ſeptième ſiècles les tragédies eſpagnoles & anglaiſes furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus deshonorés par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était ſi forte, que les hommes ne ſavaient pas goûter des plaiſirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ſes figures ;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſanthrope.

Mais il faut conſidérer que *Raphaël* a daigné peindre des groteſques. *Molière* ne ſerait point deſcendu ſi bas, s'il n'eût eu pour ſpectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turenne*,

(*) Voyez *Art dramatique*.

des ducs de la *Rochefoucauld*, de *Montauſier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Monteſpan* & de *Thiange*; mais il travaillait auſſi pour le peuple de Paris qui n'était pas encore décraſſé: le bourgeois aimait la groſſe farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On eſt obligé de ſe mettre au niveau de ſon ſiècle avant d'être ſupérieur à ſon ſiècle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'eſt-ce que la *Batrachomyomachie* attribuée à *Homère*, ſinon une bouffonnerie, un poëme burleſque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'eſt pas toujours dans le ſtyle burleſque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin ne ſont point dans le ſtyle des *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scarron*. Ses perſonnages les plus bas n'affectent point des plaiſanteries de gilles. La bouffonnerie eſt dans la choſe & non dans l'expreſſion. Le ſtyle burleſque eſt celui de Dom Japhet d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de deſcendre,
Noé qui ſur les eaux fit flotter ſa maiſon,
Quand tout le genre-humain but plus que de raiſon.
Vous voyez qu'il n'eſt rien de plus net que ma race,
Et qu'un criſtal auprès paraîtrait plein de craſſe.

Pour dire qu'il veut ſe promener, il dit qu'*il va exercer ſa vertu caminante*. Pour faire entendre qu'on ne pourra lui parler, il dit:

Vous aurez avec moi diſette de loquelle.

C'eſt preſque par-tout le jargon des gueux, le langage des halles ; même il eſt inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiſſé, piſſeuſe abominable.

Enfin, la groſſièreté de ſa baſſeſſe eſt pouſſée juſqu'à chanter ſur le théâtre :

Amour nabo
Qui du jabo
De dom Japhet
A fait
Une ardente fournaiſe :
Et dans mon pis
A mis
Une eſſence de braiſe.

Et ce ſont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un ſiècle alternativement avec le Miſanthrope ; ainſi qu'on voit paſſer dans une rue indifféremment un magiſtrat & un chiffonnier.

Le Virgile traveſti eſt à peu près dans ce goût ; mais rien n'eſt plus abominable que ſa Mazarinade.

Notre Jules n'eſt pas Céſar,
C'eſt un caprice du haſard,
Qui naquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ſes deſſeins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'État.
Singe du prélat de ſorbonne,

Ma foi tu nous la bailles bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illuſtre en ta partie honteuſe,
Ta ſeule braguette eſt fameuſe.

. . . . . .

Va rendre compte au vatican
De tes meubles mis à l'encan;
D'être cauſe que tout ſe perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces ſaletés font vomir, & le reſte eſt ſi exécrable qu'on n'oſe le copier. Cet homme était digne du temps de la fronde. Rien n'eſt peut-être plus extraordinaire que l'eſpèce de conſidération qu'il eut pendant ſa vie, ſi ce n'eſt ce qui arriva dans ſa maiſon après ſa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poëme burleſque au Lutrin de *Boileau*; mais le ſujet ſeul était burleſque; le ſtyle fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre ſorte de burleſque qui était bien ſupérieur au nôtre, c'eſt celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *la Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y eſt ſouvent ſacrifiée à la plaiſanterie; mais les mots déshonnêtes en ſont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque *la Caza* roule à la vérité ſur un ſujet qui fait enfermer à Biſſêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Déchaufours*. Cependant il n'y a pas un mot qui offenſe les oreilles chaſtes; il faut deviner.

Trois ou quatre anglais ont excellé dans ce

genre. *Butler* dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la querelle des apothicaires & des médecins ; *Prior* dans son histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet ; *Philippe* dans sa pièce du Brillant Sheling.

Hudibras est autant au-dessus de *Scarron* qu'un homme de bonne compagnie est au-dessus d'un chansonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très-réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appelait le *chevalier Samuel Luke*. (Voyez le commencement de ce poëme assez fidellement traduit à l'article PRIOR, BUTLER & SWIFT.)

Le poëme de *Garth* sur les médecins & les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du Lutrin de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté, &c. que dans le lutrin ; & ce qui est étonnant, c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les grâces : il commence à peu près ainsi :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre & des apothicaires.
Contre le genre-humain si long temps réunis,
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis !
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie & nous laissaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'Hudibras qu'on appelle *Doggerel rhumes ;* c'est le *stilo Bernieſco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système, *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systèmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmaillotter ; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds ; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps ; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle* :

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us playthings for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*.

L'ouvrage de *Prior* eſt antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme eſt terminé par cette concluſion.

Je n'aurai point la fantaiſie
D'imiter ce pauvre Caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La triſteſſe eſt une folie;
Être gai c'eſt avoir raiſon.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Ariſtote la rapſodie,
De René la philoſophie;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Diſtinguons bien dans tous ces poëmes le plaiſant, le léger, le naturel, le familier, du groteſque, du bouffon, du bas, & ſur-tout du forcé. Ces nuances ſont démêlées par les connaiſſeurs, qui ſeuls à la longue font le deſtin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois deſcendre au ſtyle burleſque.

Autrefois carpillon fretin . . . . .
Il eut beau faire, il eut beau dire,
On le le mit dans la poële à frire.

Il appelle les louveteaux, *meſſieurs les louvats*. *Phèdre* ne ſe ſert jamais de ce ſtyle dans ſes fables; mais auſſi il n'a pas la grâce & la naïve molleſſe de *la Fontaine*, quoiqu'il ait plus de préciſion & de pureté.

BOULEVERD, ou BOULEVART.

BOULEVART, fortification, rempart. Belgrade eſt le boulevart de l'empire ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne ſignifie dans ſon origine qu'un jeu de boule? Le peuple de Paris jouait à la boule ſur le gazon du rempart; ce gazon s'appelait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On boulait ſur le verd.* De-là vient que les Anglais, dont la langue eſt une copie de la nôtre preſque dans tous ſes mots qui ne ſont pas ſaxons, ont appelé leur jeu de boule *boulin-green*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, ſans ſavoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoiſes qui s'allaient promener ſur le *Bouleverd*, & non pas ſur le *Boulevart*. On ſe moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'uſage l'emporte; & tous ceux qui ont raiſon contre l'uſage ſont ſifflés ou condamnés.

BOURGES.

NOS queſtions ne roulent guère ſur la géographie; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement ſur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'eſt une des plus anciennes de l'Eu-*

rope, qu'elle était le siége de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville ni d'aucune famille. Mais y a-t-il jamais eu un empire des Gaules? Les Celtes avaient-ils des rois? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord n'ont rien d'antique que le sol, les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux: c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au temps de la guerre des géans: mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.

BOURREAU.

Il semble que ce mot n'aurait point dû souiller un dictionnaire des arts & des sciences; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de se servir fort souvent de ce mot dans les tragédies; *Clitemnestre*, dans *Iphigénie*, dit à *Agamemnon*:

» Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
» Que d'en faire à sa mère un horrible festin. »

On

On emploie gaiement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitrion* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que Je chante, bourreau.

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis, carnifex ?

Le dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (*a*) Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince*. C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille, & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance, on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines dont cet auteur a régalé notre siècle. Il aurait été sans doute par convenance un des garçons... de la noce.

(*a*) Roman intitulé *Emile*, tom. IV, pages 177 & 178.

Il aurait fait l'épithalame de la princeſſe, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de ſon père. C'eſt pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baiſers âcres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïſe*, un jeune Suiſſe qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas, & qui dit à ſa ſuiſſeſſe, *garde tes baiſers, ils ſont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une eſpèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre ſiècle ſi elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût apercevoir entre le pourſuivant & la pourſuivie.

Eſt modus in rebus ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

BRACHMANES, BRAMES.

Ami lecteur, obſervez d'abord que le père *Thomaſſin*, l'un des plus ſavans hommes de notre Europe, dérive les brachmanes d'un mot juif *Barac* par un C, ſuppoſé que les Juifs euſſent un C. Ce *barac* ſignifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les brachmanes s'enfuyaient des villes, ſuppoſé qu'alors il y eût des villes.

Ou, ſi vous l'aimez mieux, brachmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir*, ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biſcayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran*

qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire ? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on saurait moins, & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les brachmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens ?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curiosités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du Shasta ; c'est le premier livre de théologie des brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur Veidam, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun temps. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler* ne se trouvent ni dans les fragmens de Shasta, que nous avons, ni dans l'Ezourveidam, ni dans le Cormoveidam. Je puis du moins assurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Shasta qui parle d'une conspiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux, qui furent connus si tard, ne

nommèrent jamais les brachmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établiſſemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Eſther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (*) On voit un ſingulier contraſte entre les livres ſacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de maſſacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur : c'eſt tout un autre ordre de choſes.

C'eſt inconteſtablement des brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres céleſtes révoltés contre le ſouverain de la nature ; & c'eſt-là probablement que les Grecs ont puiſé la fable des Titans. C'eſt auſſi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier ſiècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils ſuppoſer une révolte dans le ciel ſans en avoir vu ſur la terre ? Un tel ſaut de la nature humaine à la nature divine ne ſe conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robuſtes que les autres tyranniſer leurs ſemblables. Il fallait ou que les premiers brachmanes euſſent éprouvé des diſcordes violentes, ou qu'ils en euſſent

(*) Voyez *Job*.

vu du moins chez leurs voisins pour en imaginer dans le ciel.

C'est toujours un très-étonnant phénomène qu'une société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une espèce de guerre, faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empyrée*. (*) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu, point de montagnes jetées à la tête, point d'anges coupés en deux, ainsi que dans le poëme sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est, selon le Shasta, qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le temps d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cents vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut plus qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce sont-là les principaux articles de la foi des brachmanes, qui a duré sans interruption

(*) Voyez *Ciel matériel*.

de temps immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la sodomie.

Ce n'est-là qu'une petite partie de l'ancienne cosmogonie des brachmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'assurer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

De la métempsycose des brachmanes.

La doctrine de la métempsycose vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vaches ainsi que de légumes, de fruits & de riz. Il parut horrible aux brachmanes de tuer & de manger sa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres, les brebis & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU, dans la Genèse, (*a*) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame.* C'est ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (*b*) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes.* Il dit dans le Lévitique, (*c*) *l'ame de la chair est le sang.* Il fait plus ; il fait un pacte solennel avec les hommes & avec tous les animaux, (*d*) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des temps très-postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement : (*e*) DIEU *fait voir que l'homme est semblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition est égale, comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant qne les brachmanes, & les pythagoriciens après eux, aient cru que les ames passaient successivement dans les corps

(*a*) Genèse chap. IX, v. 4.

(*b*) v. 5.

(*c*) Lev. ch. XVII, v. 14.

(*d*) Genèse ch. IX, v. 10.

(*e*) Eccles. chap. XVIII, v. 19.

des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant* qui imagina que les diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

Des hommes & des femmes qui se brûlent chez les brachmanes.

Les brames ou bramins d'aujourd'hui, qui sont les mêmes que les anciens brachmanes, ont conservé, comme on sait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le sang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & est-il encore de se brûler publiquement ?

La superstition, qui allie tous les contraires, est l'unique source de cet affreux sacrifice : coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophète, fils de DIEU, descendit parmi eux, & eut plusieurs femmes ; qu'étant mort, celle de ses femmes qui l'aimait le plus, se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre son mari ? ou est-ce une fable inventée par les prêtres ?

prêtres ? Y eut-il un *Brama*, qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU ? Il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des *Zoroastres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire : ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle, il faut bien que les dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment trouveront-elles leurs maris qui sont devenus chevaux, éléphans ou éperviers ? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître & être encore sa femme ? Cette difficulté n'embarasse point des théologiens indous ; ils trouvent aisément des distingo, des solutions, *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsycose n'est que pour les personnes du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles, vont se purifiant ; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin les prêtres ont raison & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort : c'est à elle de descendre au bûcher ; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente ; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à

la fois sur le bûcher d'un raya ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneur de Madrass & de Pondichéri qui n'ait vu quelque indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans, se brûla en présence de Mme *Rouſſel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madrass : elle résista aux prières, aux larmes de tous les assistans. Madame *Rouſſel* la conjura au nom de ses enfans, de ne les pas laisser orphelins : l'indienne lui répondit : DIEU *qui les a fait naître aura soin d'eux ;* ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa main le feu au bûcher, & consomma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

M. *Shernoc* négociant anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable qui descendait dans le bûcher, l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu, &, secondé de quelques anglais, l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilége.

Pourquoi les maris ne se sont-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes ? Pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique ? Est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama*, au lieu qu'elle assure qu'une indienne fut mariée avec

le fils de ce dieu? eſt-ce parce que les femmes ſont plus ſuperſtitieuſes que les hommes? eſt-ce parce que leur imagination eſt plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée?

Les anciens brachmanes ſe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleſſe, & ſur-tout pour ſe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne ſe ſerait pas mis ſur un bûcher ſans le plaiſir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* ſe brûla en public par la même raiſon qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas auſſi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable ſacrifice des femmes indiennes? Peut-être, ſi on portait une loi de ne ſe brûler qu'en préſence d'une ſeule femme de chambre, cette abominable coutume ſerait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot; une centaine d'indiennes, tout au plus, a donné ce terrible ſpectacle: & nos inquiſitions, nos fous atroces qui ſe ſont dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choſes que perſonne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames: mais rentrons en nous-mêmes, miſérables que nous ſommes.

Vraiment nous avons oublié une choſe fort eſſentielle dans ce petit article des brachmanes: c'eſt que leurs livres ſacrés ſont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des ſolutions prêtes, des ſens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expreſſes de *Birma*,

de *Brama* & de *Vitſnou*, qui fermeraient la bouche à tout raiſonneur.

BULGARES, ou BOULGARES.

Puisqu'on a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs ſeront peut-être bien aiſes de ſavoir qui étaient ces étranges gens qui parurent ſi méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont enſuite on donna le nom en France aux non-conformiſtes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leurs doivent : de ſorte qu'aujourd'hui on appelle ces meſſieurs *Boulgarés*, en retranchant *l* & *a*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la converſation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichiſſent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga ; & de *Volgares* on fit aiſément *Boulgares*.

Sur la fin du ſeptième ſiècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainſi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie, & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils paſſèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Ruſſes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuſes en 1769 ſous l'empire de *Catherine II*.

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœſie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on ap-

pelle encore *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du temps de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contr'eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire: *Théodora* était, disent-ils, un princesse très-religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir, par divers supplices, cent mille hommes qu'on accusait d'être manichéens. (*a*) « C'était, dit le modeste continuateur d'*Echard*, » la plus impie, la plus détestable, la plus dan» gereuse, la plus abominable de toutes les

(*a*) Histoire romaine prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

» hérésies. Les censures ecclésiastiques étaient » des armes trop faibles contre des hommes » qui ne reconnaissaient point l'Eglise. »

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure, puisqu'elle était persécutée: mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce temps-là plus que jamais entre l'Eglise grecque sous le patriarche *Photius*, & l'Eglise latine sous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'Eglise grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'hérésie du manichéisme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté, ils se firent manichéens. Il se peut très-bien que ces Bulgares, qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares, qui ne savaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre lesquels il était très-dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître

par les Bulgares, leur roi *Joannic* leur répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du St Siége.

C'était le temps le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête, & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe; on n'avait pas besoin de les appeler *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Église romaine.

Le mot de *boulgare*, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi sous *St Louis*, frère *Robert*, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *Boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le bel* donna cette épithète à *Boniface VIII*. (*)

Ce terme changea ensuite de signification vers les frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune

(*) Voyez *Bulle*.

homme bien fait, c'eſt un joli *boulgare* ; un bon homme était un bon *boulgare*.

Lorſque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands diſaient en le voyant : *Notre gouverneur eſt un bien plat boulgare en comparaiſon de celui-ci.*

En voilà aſſez pour l'étymologie de ce beau nom.

BULLE.

Ce mot déſigne la boule ou le ſceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un inſtrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux reſcrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St Pierre* à droite, & de *St Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, l'an de ſon pontificat. La bulle eſt écrite ſur le parchemin. Dans la ſalutation le pape prend le titre de *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, ſuivant cette ſainte parole de JESUS à ſes diſciples : (*a*) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous ſera votre ſerviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une eſpèce de ſyſtème féodal, par lequel la chrétienté eſt ſoumiſe à un chef qui eſt DIEU, dont les grands vaſſaux *St Pierre* & *St Paul* ſont repréſentés par le pontife leur ſerviteur ; & les arrières-vaſſaux ſont tous les princes ſéculiers, ſoit empereurs, rois ou ducs.

Ils ſe fondent, ſans doute ſur la fameuſe

(*a*) *Matthieu* chap. XX, v. 27.

bulle *in cœna Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi-saint, en présence du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, sa sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathème.

Cette bulle se trouve pag. 714, tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & pag. 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidelles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs ; & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & sur-tout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront ou publieront des édits, règlemens, pragma-

tiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du St Siége seront blessés, ou restreints en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse être, les présidens des chancelleries, conseils ou parlemens, comme aussi les procureurs-généraux, qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques, même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux & autres excommuniés, lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus; & afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne,

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres, & à celle de St Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques & évêques, en vertu de la sainte obédience, aient à publier solennellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle, il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU

tout-puissant, & celle des bienheureux apôtres, *St Pierre* & *St Paul*.

Les autres bulles postérieures appelées aussi *in Cœna Domini*, ne sont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs États de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du St Siége, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *in Cœna Domini*, de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *in Cœna Domini*, qu'on trouve dans le Bullaire, est du 1 avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice & la tranquillité publique, il se sert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique pour excommunier en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du seigneur,

1°. Les hérétiques,

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Histoire de Naples* par *Giannone* fait voir quels désordres les ecclésiastiques ont causés

dans ce royaume & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solennellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les États de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. (*b*)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le temps des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœna Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Brisson*, rendit le 4 octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier ; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite ; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre ; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général ; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi ; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt sous peine d'être puni

(*b*) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse bulle le jeudi de l'absoute l'an 1770.

comme ennemi de l'État & criminel de lèse-majesté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne fesait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel*. La bulle *Ausculta Fili* du 5 décembre 1301 lui fut adressée par *Bonifacee VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait : « DIEU nous a établi sur les rois & » les royaumes pour arracher, détruire, » perdre, dissiper, édifier & planter en son » nom & par sa doctrine. Ne vous laissez donc » pas persuader que vous n'ayez point de su- » périeur, & que vous ne soyez pas soumis » au chef de la hiérarchie ecclésiastique. Qui » pense ainsi est insensé, & qui le soutient » opiniâtrément est un infidelle séparé du » troupeau du bon pasteur. » Ensuite ce pape entrait dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à faire des reproches au roi sur le changement de la monnaie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 février 1302. Le pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le Bel*, mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décrétale *Unam sanctam* dont voici la substance.

« Nous croyons & confessons une Église » sainte, catholique & apostolique, hors la-

» quelle il n'y a point de salut ; nous recon-
» naissons aussi qu'elle est unique, que c'est
» un seul corps qui n'a qu'un chef & non pas
» deux comme un monstre. Ce seul chef est
» JESUS-CHRIST & *St Pierre* son vicaire &
» le successeur de *St Pierre*. Soit donc les
» Grecs, soit d'autres qui disent qu'ils ne
» sont pas soumis à ce successeur, il faut qu'ils
» avouent qu'ils ne sont pas des ouailles de
» JESUS-CHRIST ; puisqu'il a dit lui-même,
» (*Jean*, chap. X, v. 16.) qu'*il n'y a qu'un*
» *troupeau & un pasteur*.

» Nous apprenons que dans cette Église &
» sous sa puissance sont deux glaives, le
» spirituel & le temporel ; mais l'un doit être
» employé par l'Église & par la main du pon-
» tife, l'autre pour l'Église & par la main des
» rois & des guerriers, suivant l'ordre ou la
» permission du pontife. Or il faut qu'un glaive
» soit soumis à l'autre, c'est-à-dire, la puis-
» sance temporelle à la spirituelle : autrement
» elles ne seraient point ordonnées, & elles
» doivent l'être selon l'apôtre. (Rom. chap.
» XIII, v. 1.) Suivant le témoignage de la
» vérité, la puissance spirituelle doit instituer
» & juger la temporelle, & ainsi se vérifie à
» l'égard de l'Église la prophétie de *Jérémie* :
» (chap. I, v. 10.) *Je t'ai établi sur les nations*
» *& les royaumes, & le reste.* »

Philippe le Bel de son côté assembla les états-généraux, & les communes, dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque, disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme *Boulgare* (en retranchant *l* & *a*) cette

parole d'esperitualité ; (en *St Matthieu* chap. XVI, v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel.* Comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

Clément V, successeur de *Boniface VIII*, révoqua & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanctam* qui étend le pouvoir des papes sur le temporel des rois, & condamne, comme hérétiques, ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une héréfie, d'après ce principe des théologiens : « On péche contre la règle de » la foi & on est hérétique, non-seulement » en niant ce que la foi nous enseigne, mais » aussi lorsqu'on établit comme de foi ce qui » n'en est pas. » (*Joan.* maj. m. 3. sent. dist. 37. q. 26.)

Avant *Boniface VIII* d'autres papes s'étaient déjà arrogé dans des bulles les droits de propriété sur différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VIII* dit à un roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le royaume d'Espagne, par les anciennes ordonnances ecclésiastiques a été donné en propriété à St Pierre & à la sainte Eglise romaine.*

Le roi d'Angleterre *Henri II* ayant aussi demandé au pape *Adrien IV* la permission d'envahir l'Irlande, ce pontife le lui permit, à condition qu'il imposât à chaque famille d'Irlande une taxe d'un *carolus* pour le saint Siége, & qu'il tînt ce royaume comme un chef de l'Église romaine : *car*, lui écrit-il, *on ne doit point douter que toutes les îles*

auxquelles JESUS-CHRIST, *le soleil de justice, s'est levé, & qui ont reçu les enseignemens de la foi chrétienne, ne soient de droit à St Pierre, & n'appartiennent à la sacrée & sainte Église romaine.*

Bulles de la croisade & de la composition.

Si l'on disait à un Africain, ou à un Asiatique sensé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi, le pape donne la permission d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ses usages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choses, & quelque déguisement qu'on y apporte, tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada*, la croisade, l'une du temps d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V.* La première vend la permission de manger les samedis, ce qu'on appelle la *grossura*, les *issues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *gésiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *fressures*, les *fraises*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La seconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permission de manger gras pendant tout le carême, & absout de tout crime, excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles, mais il est ordonné de les acheter, & elles coûtent plus

plus cher, comme de raison, au Pérou & au Mexique qu'en Espagne. On les y vend une piastre. Il est juste que les pays qui produisent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles est de faire la guerre aux Maures. Les esprits difficiles ne voient pas quel est le rapport entre des fressures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affermée & a rendu long-temps des sommes honnêtes dans toute l'Espagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'État, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il serait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six & quelquefois sept pour cent aux moines pour garder le reste en sureté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilége, chez *Jean-Baptiste de l'Epine*, s'exprime ainsi sur cette bulle: (c) *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme?*

(c) Tom. V, 210.

Bulle Unigenitus.

La bulle *in Cœna Domini* indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs États ; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe ; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère ; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en fesant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il fesait un très-grand cas.

Ce jésuite, fils d'un procureur de Vire en basse-Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encore des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour; le roi s'aigrit contre le cardinal, Mme de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier* & deux autres jésuites nommés *Doucin* & *Lallemant*, extrairent cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner; la cour de Rome en retrancha deux pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait long-temps indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clement XI ne se fit pas prier; il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec

des sifflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal *Carpegne*, *on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition : *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, sur-tout la sainte Écriture.* Et cette autre : *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tenta pour faire déposer le cardinal de *Noailles*; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans sa régence, apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encore les hommes, s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain!

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

ASMODÉE. 3
ASPHALTE, *lac Asphaltide, Sodome.* 6
ASSASSIN, ASSASSINAT. SECTION I. 14
SECTION II. 18
ASSEMBLÉE. 20
ASTROLOGIE. 21
ASTRONOMIE, *& encore quelques réflexions sur l'astrologie.* 25
ATHÉE. SECTION I. 33
SECTION II. 39
ATHÉISME. SECTION I. *De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.* 45
SECTION II. *Des athées modernes. Raisons des adorateurs de* DIEU. 50
Raisons des athées. 51
Réponse. 52
Nouvelle objection d'un athée moderne. 53
Réponse. 54
Objection de Maupertuis. ib.
Réponse. 55
Autre objection de Maupertuis. ibid.
Réponse. ib.
SECTION III. *Des injustes accusations, & la justification de Vanini.* 56
SECTION IV. 62
ATOMES. 69

AVARICE. 75
AUGURE. 77
AUGUSTE OCTAVE. 81
Des mœurs d'Auguſte. 84
Des cruautés d'Auguſte. 87
AUGUSTIN. 92
AVIGNON. 95
AVOCATS. 100
AUSTÉRITÉS, *mortifications, flagellations.* 103
AUTELS, *temples, rites, ſacrifices, &c.* 107
AUTEURS. 110
AUTORITÉ. 119
AXE. 120
BABEL. SECTION I. 122
SECTION II. 130
BACCHUS. 131
ROGER BACON. 138
DE FRANÇOIS BACON, *& de l'attraction.*
SECTION I. 142
SECTION II. 149
BADAUD. 154
BAISER. 155
BALA, BATARDS. 162
BANNISSEMENT. 164
BANQUE. 165
BANQUEROUTE. 170
BAPTÊME, *mot grec qui ſignifie immerſion.*
SECTION I. 173
Du baptême des morts. 176
Du baptême d'aſperſion. 177
Idées des unitaires rigides ſur le baptême. 180
SECTION II. 181

Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article baptême. 185
BARAC ET DEBORA, *& par occasion des chars de guerre.* 186
BARBE. 188
BATAILLON. *Ordonnance militaire.* 192
Addition. 194
BAYLE. 195
BDELLIUM. 199
BEAU. 200
BEKER, *ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch & des sorciers.* 204
BÊTES. 213
BETHSAMÈS OU BETHSHEMESH. *Des cinquante mille & soixante & dix juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.* 217
BIBLIOTHÈQUE. 221
BIEN, SOUVERAIN BIEN, *chimère.* SECTION I. 224
SECTION II. 228
BIEN. *Du bien & du mal physique & moral.* 230
BIEN, TOUT EST BIEN. 238
BIENS D'ÉGLISE. SECTION I. 247
SECTION II. 249
SECTION III. *De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.* 252
SECTION IV. 255
BLASPHÈME. 259
BLED OU BLÉ. SECTION I. *Origine du mot & de la chose.* 266
SECTION II. *Richesse du blé.* 268

SECTION III. *Hiſtoire du blé en France.* 272
SECTION IV. *Des blés d'Angleterre.* 277
SECTION V. *Mémoire court ſur les autres pays.* 280
Réſumé. 282
SECTION VI, *Blé, grammaire, morale.* ib.
BŒUF APIS. 284
BOIRE A LA SANTÉ. ib.
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN. 288
BOUC. *Beſtialité, ſorcellerie.* 289
BOUFFON, BURLESQUE, *bas comique.* 295
BOULEVERD, ou BOULEVART. 303
BOURGES. ibid.
BOURREAU. 304
BRACHMANES, BRAMES. 306
De la métempſycoſe des brachmanes. 310
Des hommes & des femmes qui ſe brûlent chez les brachmanes. 312
BULGARES, ou BOULGARES. 316
BULLE. 320
Bulles de la croiſade & de la compoſition. 328
Bulle Unigénitus. 339

Fin de la Table.

22 7/i (54)
S

AB: 22 7/1 (54)

Dl 5473c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0347

UVRES

MPLETES

DE

VOLTAIRE.

QUANTE-QUATRIEME.

GRAF... BIBLIOTHEK Z. ROSSLA

DEUX-PONTS,

ON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51096/fragment/page=0349